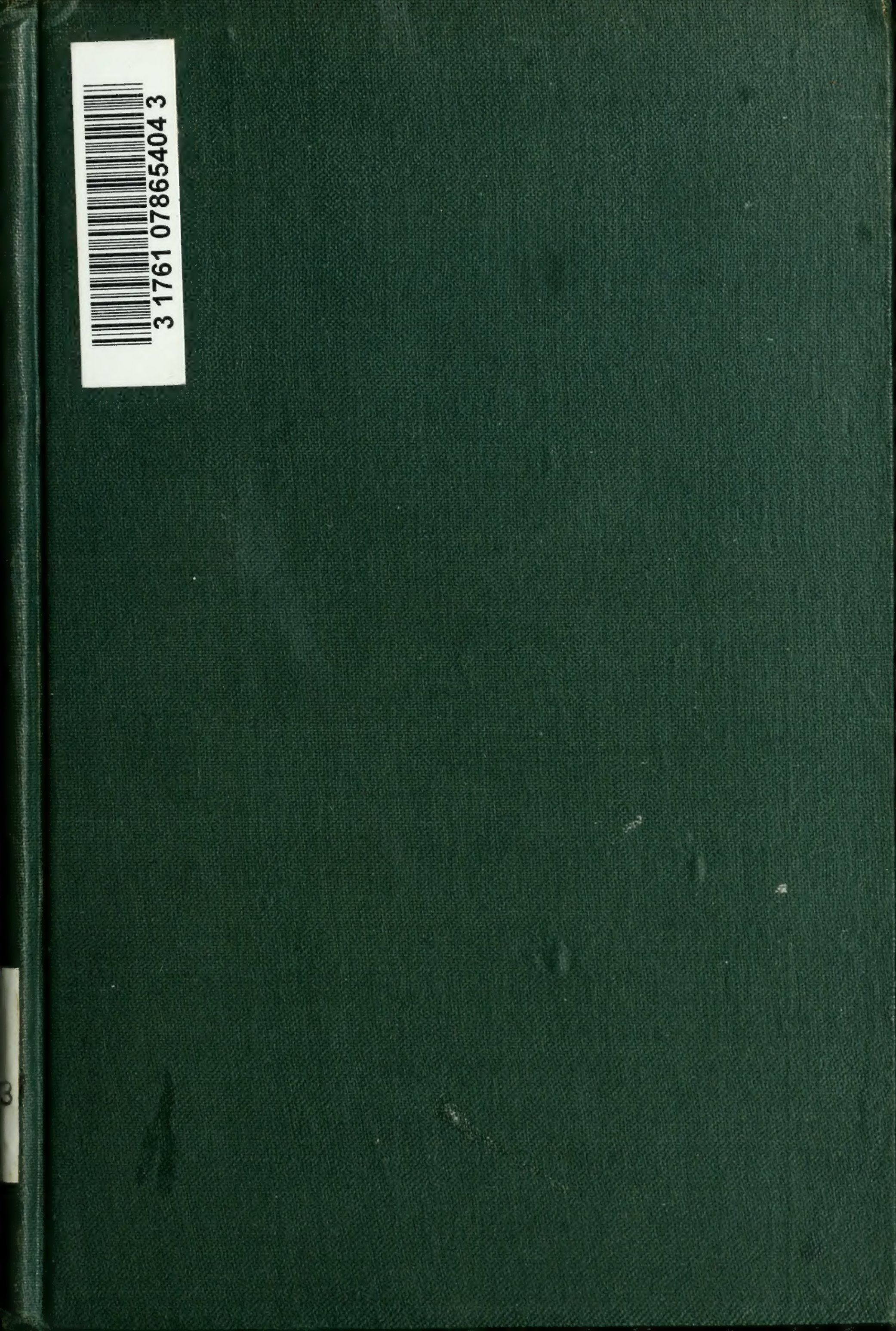

3 1761 07865404 3



HEURES SOLITAIRES

Abbé Arthur LACASSE

Heures Solitaires

POÉSIES



QUÉBEC

1916

Permis d'imprimer

† L.-N., CARD. BÉGIN,

Arch. de Québec.

Québec, le 16 avril 1916

A MA MÈRE

qui me promena dans le « vieux jardin »

filialement

je dédie ce recueil de vers

Au Lecteur

—

Le ministère paroissial a ses heures très chargées, pénibles parfois; il a aussi ses moments de loisir.

Au labeur imposé, austère, qui discipline, succède alors le travail préféré, attrayant, qui repose. A chacun de choisir, selon ses aptitudes ou son tempérament, dans le domaine de la science ou des arts, ce qu'il estime être pour lui le meilleur antidote à l'oisiveté.

Dans la montagne où je demeure, la Poésie passait chantant dans le feuillage, murmurant sur les lacs, gazouillant, folâtre, aux rives des ruisseaux, ou rêvant, silencieuse et triste, à l'ombre des grands saules... J'écoutai sa chanson, ses murmures; j'emplis mon âme de son rêve; et je causai, et je souris, et je chantai avec elle...

Et voilà comment bien des heures qui eussent été pour moi lourdes d'ennui, et perdues, me sont

devenues laborieuses et très douces, et se sont muées en ces *Heures Solitaires*.

Ce modeste recueil n'a pas, du reste, la prétention de vous offrir, bienveillant lecteur, plus qu'il ne m'a donné à moi-même: un peu de délassement entre une larme et un sourire.

ARTHUR LACASSE, p^tre.

curé de Saint-Tite-des-Caps.

Pâques fleuries le 6 avril 1916.



A mes vers

—

Vous le voulez, mes vers? soit, partez, j'y consens!
Allez! je vous confie à ces fragiles pages;
Mais gare! entendez-vous, à bien des traits blessants!
Quoi! vous tremblez?... c'est mal; partez, et bon courage!

Je vous ai prémunis (est-ce trop me vanter?)
Contre deux grands écueils: syntaxe et prosodie;
S'il vous arrive, hélas! malgré tout, d'y heurter,
N'allez pas m'accuser, au moins, de perfidie!

De splendeur vous n'avez qu'un bien pauvre lambeau;
Votre timide voix très faiblement murmure,
Mais n'enseigne jamais que le mal c'est le beau...
—La coupe n'est pas d'or, mais on y boit l'eau pure.

Si vous savez sourire, et pleurer quelquefois,
Dans le foyer modeste ou la riche demeure,
Vous serez accueillis avec bonté, je crois...
Allons, partez gaîment! envolez-vous, c'est l'heure!



RELIGION

HEURES SOLITAIRES



LE SOIR

—

(MÉDITATION)

Benedicite, omnia opera Domini, Domino.
(Dan. Cant. trium puer.)

Champs où dorment les blés, grands bois silencieux,
Montagnes de granit aux silhouettes noires,
Fleuves qui vous drapez dans vos mouvantes moires
Où scintillent, la nuit, les étoiles des cieux;

Rayons du firmament, murmures de la terre,
Bénissez Dieu! Prenez, anges, vos encensoirs!
Et toi, chante avec eux, mon cœur, l'hymne du soir :
L'astre veille là-haut, la fleur prie au parterre. . .

Ô moment suave où le jour tombe et, rieur,
Se perd dans le flot d'or du soleil qui décline;
Où le silence va des prés verts aux collines,
Avec l'ombre qui monte et la brise qui meurt!

O soir! instant propice où les voix se font douces
Pour bercer à la fois le vieillard et l'enfant,
Le semeur accablé sous un ciel étouffant,
Et les oiseaux blottis dans leurs berceaux de mousse;

Heure paisible et sainte où se taisent les bruits
Dans le village et dans les champs, heure où l'on prie,
Venez! versez la joie en l'âme endolorie,
L'ombre aux bosquets, le calme à l'onde qui bruit!

***

Soyez béni, mon Dieu, de l'avoir ainsi faite
De splendeur et de paix, et d'avoir mis, Seigneur,
Sous le bleu firmament et dans mon pauvre cœur,
Cette sérénité parfaite!

Pourtant, malgré l'attrait des divins rendez-vous,
Malgré l'enivrement de cette quiétude,
L'homme peut oublier qu'au fond des solitudes
Vous l'attendez, paisible et doux...

Hôte du Paradis relégué sur la terre,
Ayant, avec une âme d'ange, un corps mortel,
Pour une fleur il peut déserter votre autel,
Pour un flambeau, votre lumière.

Aux troublantes beautés que vous avez, à flot,
Mises sur son chemin, il s'essaie à sourire...
Mais cette vision, songe trompeur, expire
Avec sa joie, en un sanglot.

Obsédé de désirs, de soucis qui l'étreignent,
S'il cherche quelquefois hors de vous, dans la nuit,
Fiévreux, exaspéré, ce bonheur qu'il poursuit,
Et que jamais ses mains n'atteignent,

Pardonnez-lui, Seigneur, car il ne vous hait pas:
L'exil lui pèse tant!... l'excès de sa souffrance
Seul l'aveugle et l'égare; il pleure, et l'espérance
Le jette contrit dans vos bras.

Son malheur est de croire, hélas! trop en lui-même;
Mais quand vous l'appelez, le soir, méditatif,
Il vient et s'agenouille à vos pieds, attentif
A bien dire, ô Dieu, qu'il vous aime!

Il se souvient qu'il n'est, sous le ciel étoilé
Et vous votre regard, qu'un atôme de vie;
Humble, il courbe le front, joint ses deux mains et prie,
Le regard de larmes voilé.

Oh! penchez-vous, mon Dieu, vers cet homme qui pleure,
Puisque vous êtes juste et que vous êtes doux;
Vers cet homme qui passe, et demande, à genoux,
Pardon à Celui qui demeure!

Comme le soir est fait d'ombres et de rayons,
Ainsi son repentir, de pleurs et de prière...
Puisqu'il revient vers vous, soyez pour lui le Père
Des réconciliations!

N'attendez pas, Seigneur, que ce prodigue apporte
Le paîment de sa dette: il est le vil néant
Qui demande la vie! il est le mendiant
Courbé, sans force, à votre porte!

Vous êtes la Richesse, ouvrez-lui vos trésors!
Vous êtes la Bonté, relevez-le s'il tombe!
Vous êtes l'Être pur, le Maître de la tombe,
Sauvez son âme de la mort!

....

Merci, mon Dieu! Jamais la voix de la détresse
N'implore vainement, je sais, votre secours...
Que dis-je? à vos pardons vous ajoutez toujours
Votre sourire et vos caresses!...

***

L'Homme, les Pleurs, et Dieu, sublime trinité!
Mystérieux échange entre Dieu qui pardonne,
Père clément, et l'homme insolvable qui donne
Ses larmes et sa charité!

Les pleurs qui vont du cœur contrit à la paupière,
Ouvrant au repentir un humide sillon!
L'homme offrant, pardonné, son adoration,
Et Dieu docile à sa prière!

. . . .

O soir harmonieux et doux, épands encor
Sur mon front las ton calme, et ton ombre sur l'onde!
Mon cœur comme le flot aime la paix féconde
Que lui porte, affaibli, ton dernier rayon d'or...

DIEU DANS LES CRÉATURES

—

Les sentiers perdus des bocages,
    Le chant gai des oiseaux
Qui n'ont que les grands bois pour cages.
    Les branches pour berceaux;

Les douces senteurs de la rose,
    Les rayons du soleil,
L'enfant qui babille ou repose
    En son berceau, vermeil;

Tout vit, tout me charme et m'incline
    Aux pieds du Créateur;
J'entends partout sa voix divine,
    Aux cieux et dans mon cœur.

Avec la brise qui soupire
Il semble me parler;
Avec les fleurs s'il vient sourire,
C'est pour me consoler!

Trouvez un endroit sur la terre
Où Dieu ne parle pas...
On dirait, au val solitaire,
Que l'on entend ses pas!

LE VIEUX CALVAIRE

Dans l'azur nuancé par les ors du couchant,
Montagnes et bosquets déroulent leur dentelle,
Et le Soir passe sur les maisons, dans les champs,
Léger comme un vol d'hirondelle...

Il y jette un peu d'ombre, et va dans la forêt
Dire au rossignol: Chante! A sa voix qui résonne,
L'écho dolent répond, et, dans les arbres frais,
C'est l'angélus des bois qui sonne.

Bientôt dans le ciel bleu scintillent des points d'or,
Et le village, au loin, avant la nuit s'éclaire;
Mais sur la route grise, aucun feu, nul décor
N'illumine le vieux calvaire.

Un christ de bois grossier pend lamentablement
Sur sa croix vermoulue. . . Alentour, le silence.
Pas une fleur; j'y vois pour unique ornement
Des rameaux que le vent balance.

Dans sa pose oscillante, et dépouillé de tout,
Il me rappelle bien le Pauvre du Calvaire
Portant avec amour, humilié mais doux,
Le vil haillon de nos misères.

Isolé des foyers qu'il protège pourtant,
A l'ombre d'un massif de saules qui l'enlacent,
Triste mais accueillant, bras ouverts, il attend
La visite de ceux qui passent. . .

Est-ce sensiblerie ou rêve ?. . . je le crois . . .
Mais ce christ délabré me fascine, me charme,
Et mon âme attendrie, au pied de cette croix,
Goûte mieux la douceur des larmes. . .

Là, seul, en cet endroit sans bruit, loin du clocher,
Le vieux calvaire est tout: il remplace l'église;
Sur son prie-Dieu branlant on aime à se pencher
Pour prier, le front dans la brise.

Et pas un n'oublierait, parmi jeunes ou vieux,
Dans le "rang" éloigné que patronne saint Pierre[1],
De saluer, le soir, de trois *ave* pieux,
Le bon Ami du vieux calvaire.

—Elevé par vos soins, modestes paysans,
Depuis un demi-siècle il est là solitaire...
Soyez bénis! Et Vous, soyez-leur bienfaisant,
O Christ aimé du vieux calvaire!

---

1. Le "rang Saint-Pierre", *concession* de la paroisse de Saint-Anselme,

LA VOIX DU GLAS

—

Pour le mois de novembre

Au souffle froid du vent, la sève, dans les bois,
A ralenti sa course;
La feuille, morte, hélas! ne mêle plus sa voix
Aux chansons de la source...

Si le soleil blafard tente encor de chasser
Les nuages humides,
Il se lasse bientôt et ne laisse percer
Que des rayons livides.

Après les carillons joyeux de la Toussaint,
La cloche, d'heure en heure,
Lentement, fait entendre—ô lugubre tocsin!—
Sa voix grave qui pleure.

***

Tintez, ô glas des morts, vos appels déchirants!
C'est l'heure triste où tout ici-bas agonise:
Sonnez! n'êtes-vous pas la plainte des souffrants,
Et la prière de l'Eglise?

Sonnez, sonnez toujours, ô cloche, vos "soupirs"!
Car vous êtes la voix des tombes désolées,
La voix des morts disant leurs tardifs repentirs
Sous la pierre des mausolées...

A la pâle clarté des cierges vacillants,
Sous les arceaux tendus de sombres draperies,
La foule vient, en deuil, mêler ses tristes chants
A vos dolentes sonneries.

***

Qu'il est doux à nos morts, ce tintement du glas
Rythmant sur leurs tombeaux le pleur des hymnes saintes!
Silence! écoutons-les, dans l'ombre du trépas,
Répondre à sa touchante plainte!

En ces jours endeuillés, nous les entendons mieux
Pleurer dans les beffrois ou dans les cimetières;
Ayons pitié, chrétiens, et donnons-leur, joyeux,
L'aumône de notre prière.

Pour nous remercier ils nous parlent encor
Dans le soupir du vent, dans la feuille qui tombe:
"Demain, nous disent-ils, l'inexorable Mort
"Vous couchera dans votre tombe!

"Et vos amis, bientôt, ignoreront l'endroit
"Où vous reposerez sous les herbes fanées...
"Puis tout disparaîtra: l'enclos, le nom, la croix,
"Sous l'avalanche des années...

"Mais lorsqu'autour de vous tout bruit aura cessé,
"Quand l'oubli couvrira de ses voiles funèbres
"Le sillon par vos soins péniblement tracé,
"Dieu veillera dans vos ténèbres!

"Et les sanglots pieux de l'Église à genoux,
"Et les longs tintements que la cloche balance,
"Et les *De profundis* auront des accents doux
"Comme la voix de l'Espérance..."

LE TIC-TAC DE MON HORLOGE

Tic-tac!...et je m'effraie à ce chant monotone ;
J'écoute, et, malgré moi, tout bas je compte: un, deux...
Oui, je compte ces bruits, et soudain je m'étonne!
Des voix ont murmuré: tu meurs à chacun d'eux!

Tic-tac!...et mon horloge, insensible et méchante,
Jette dans le passé ce qui fut l'avenir;
C'est le Temps qui me parle, et sa voix m'épouvante:
Il passe, et le présent n'est plus qu'un souvenir!

En écrivant je meurs; l'effort de ma pensée
Hâte l'heure fatale, et l'horloge toujours,
Dit que ma vie achève à peine commencée,
Que peut-être je suis au dernier de mes jours!

Mais si chaque moment que l'horloge enrégistre
S'envole du présent et s'ajoute au passé,
La Foi me dit: " La mort qui te paraît sinistre,
" C'est l'heure où la souffrance et la lutte ont cessé;

" C'est l'heure où le chrétien s'endort et se repose
" Dans le charme enivrant du bonheur tant rêvé,
" Où l'éternel Soleil brille et teinte de rose
" Les espaces sans fin de l'Éden retrouvé!"

—Va, mon horloge, va, dis ton chant monotone!
Ton tic-tac maintenant je l'écoute, joyeux;
Il n'a plus rien, crois-moi, qui m'effraie ou m'étonne :
L'Espérance en a fait un hymne harmonieux...

NOËL

—

Tout chante au fond des cœurs, tout vibre dans les airs
Aux sons harmonieux des harpes éternelles;
En cette nuit les cieux sont devenus déserts:
Les anges ici-bas ont déployé leurs ailes...

Noël! Jésus est né! Voyez, il tend vers nous
Ses petits bras tremblants dans la crèche rustique...
—Bergers de Bethléem, nous venons avec vous
Chanter le "Gloire à Dieu!" du céleste cantique.

Oui, prêtez à la terre, ô cieux, votre splendeur!
Étoiles, scintillez dans la voûte azurée!
Anges charmants, venez! louez le Rédempteur!
Chantez, chantez toujours en cette nuit sacrée!

Pendant que l'Enfant dort, souriant, fraternel,
Chantez sur les berceaux: "Paix aux hommes sur terre!"
Les petits comprendront cet hymne solennel,
Et mourront pour sauver Jésus leur petit Frère...

Dans la froide mansarde où souffre l'indigent,
Portez un peu de joie à l'âme endolorie;
Annoncez-lui le Dieu qui s'est fait indulgent,
Et qui sourit à tous dans les bras de Marie.

Allez dire aux pécheurs qu'Il est venu vers eux,
Pauvre et souffrant, les bras ouverts, le cœur sans haine:
Sitôt ils reviendront, pardonnés et joyeux,
A ce Dieu qui les aime et qui brise leurs chaînes.

Noël à l'Enfant-Dieu! Noël à l'Enfant-Roi!
Il a mêlé sa vie à la nôtre sur terre,
Pour dire au cœur brisé: Je souffre comme toi ;
Au pécheur repentant: Homme, je suis ton frère!

Nous qui pleurions, hier, honteux, déshérités,
Comme des rois déchus de leur splendeur première,
Séchons nos pleurs: Jésus nous rend la liberté,
Et remet sur nos fronts un nimbe de lumière.

Il vient refaire au monde un avenir perdu,
Et redonner à tous l'espérance et la vie;
Par Lui notre héritage enfin nous est rendu,
Et le ciel apparaît à notre âme ravie.

Accourons tous vers Lui, riches, grands ou petits:
C'est par amour pour nous—ô mystère insondable!—
Et pour nous rendre à tous nos droits au paradis,
Qu'Il est né, cette nuit, dans une pauvre étable!

NUITS DE NOËL

—

Noli timere ... ab oriente adducam semen tuum,
et ab occidente congregabo te.
(*Is. ch. XLIII, v. 6.*)

I

Du ciel clair d'Orient les constellations
Épandent dans la nuit l'or pur de leurs rayons
Sur les montagnes dénudées...
Minuit! et les bergers, transis, vêtus de peaux,
Surveillent, somnolents, leurs dociles troupeaux
Aux pâturages de Judée.

Soudain le firmament a d'étranges clartés...
D'harmonieuses voix dans l'azur ont chanté:
"Gloire au Très-Haut! Paix à la terre!
"Pâtres de Bethléem, levez-vous et venez!
"Ne craignez rien: Jésus le Rédempteur est né!
"Noël! Gloire à Dieu votre Frère!"

. . . .

Là, dans la froide étable ouverte à tous les vents,
Les timides bergers apportent leurs présents
        A l'Enfant qu'adorent les anges...
Avec eux écoutons l'hymne mystérieux
Que dit la Vierge-Mère offrant au Roi des cieux
        L'humble tribut de ses louanges!...

II

Minuit! Dans les beffrois carillonnez gaîment,
Cloches qui remplacez dans le bleu firmament
        Les angéliques envolées!
Tels les pâtres, jadis, quand vous chantez: Noël!
Les chrétiens, recueillis, viennent à votre appel
        Devant les crèches étoilées...

Aux temples large ouverts, du Levant au Couchant,
Leur prière se mêle et monte avec leurs chants,
        En ce joyeux anniversaire...
Noël! Comme il est beau l'hymne des carillons,
Quand les cierges, la nuit, allument des rayons
        Jusqu'aux voûtes du sanctuaire!

III

Minuit! Le canon gronde, et l'Europe est en feu!
—Aux armes! nous vaincrons avec ou contre Dieu!
        Noël! A l'assaut des tranchées!...—
O tristesse! ô douleur! Bergers de Bethléem,
Qu'êtes-vous devenus?... Pleure, Jérusalem,
        Sur tant d'espérances fauchées!

Pleure sur les foyers, sur les temples brisés!
Pleure sur tes enfants qui tombent épuisés
        Dans cette affreuse tragédie!
—S'ils ont péché, Jésus, courbez leurs fronts,
Mais en ce jour de joie oubliez leurs affronts!
        Pardonnez à leur perfidie!

Temples, resterez-vous sans autels et sans croix?
Vous, cloches de Noël, n'aurez-vous plus de voix
        Pour convoquer à la prière?...
Non! cette nuit sanglante a déjà trop duré,
Et le Vieux-Monde encor, puni mais restauré,
Chantera: "Gloire à Dieu! Paix aux hommes sur terre!"

SOUFFRANCE ET RÉSIGNATION

—

Après la faute, Dieu, juste, fit la souffrance;
Il y mêla, clément, la justice et l'amour,
Puis, content, sur son œuvre il plaça l'espérance,
Et dans l'horizon noir l'homme entrevit le jour...

Il vit se déchirer, en son âme, le voile
Tendu dès l'origine entre le ciel et lui,
Et, tout à coup, brillant comme un rayon d'étoile,
L'espoir en Dieu, serein, poindre au fond de sa nuit.

La souffrance dès lors lui parut un abîme
Où la bonté de Dieu se mêle à la douleur...
Abîme ouvert à ceux que le remords opprime,
Et qui suivent, courbés, la voie âpre des pleurs.

Il descendit, coupable, en ce bain salutaire,
En sortit pénitent, et, docile à la voix
De Celui qui pardonne, il gravit son calvaire,
Portant comme le Christ, calme et meurtri, sa croix.

La souffrance, depuis, resta la noble amante
Des cœurs désabusés... Elle eut de fiers autels
Dressés sur les forums des nations démentes,
Où montèrent, joyeux, les martyrs immortels.

***

O charité de Dieu qui mêlez à l'épreuve
Vos consolations, et donnez à nos pleurs
Tant de charme que l'âme, heureuse, s'en abreuve
Comme l'abeille boit au calice des fleurs!

O paternel amour! de combien de tendresses
Ne poursuivez-vous pas ceux qui sont vos enfants!
Si votre bras, parfois, les frappe et les redresse,
C'est toujours pour les rendre et plus beaux et plus grands.

Mon âme, bois sans crainte à cette coupe amère
Où Dieu mit la douleur! Prends et bois hardiment!
Le bonheur le plus pur en cette pauvre terre
Est celui que l'on goûte à souffrir en aimant.

———

CONSUMMATUM EST !

—

Sous le poids de la Croix se déchire le sol:
La nature se trouble, elle exhale sa plainte,
Et les anges émus quittant la cité sainte,
Au sommet du Calvaire ont abaissé leur vol.

Le soleil a voilé l'éclat de sa lumière
Devant le corps meurtri du divin Rédempteur;
L'ombre pèse, sinistre, et les morts, ô terreur!
Drapés dans leur linceul, sortent des cimetières!

***

Sur ton axe affaibli, Terre, pourquoi trembler,
Lorsque sonne pour toi l'heure de délivrance ?
Quand sur ton sein brisé par ta longue souffrance,
Comme un baume du ciel ce sang vient de couler ?

Pourquoi cette frayeur, ces rochers qui se fendent,
Quand s'inclinent les cieux pour saluer la Croix ?
Pourquoi ne pas chanter: En Dieu j'aime et je crois!
Quand sur le Golgotha les archanges descendent ?

Pourquoi frémir, craintif, roc béni du pardon ?
N'es-tu pas, ô Calvaire, à cette heure suprême,
Le temple consacré par le sanglant baptême,
Le parvis trois fois saint où l'on heurte le front ?

Oh! rassure-toi, vois comme l'on te vénère!
Regarde cette foule à genoux devant toi:
Elle vient, confiante, y raviver sa foi
Au flot du Sang divin qui coule sur ta pierre!

Si tu fus le théâtre où le Crime, rageur,
Voulut terrasser Dieu dans son ignoble étreinte,
Tu garderas toujours la glorieuse empreinte
Qui te fait le témoin de l'éternel Vainqueur!

***

Reparais, ô soleil, et chasse ces ténèbres!
Au chef pâle du Christ pose tes rayons d'or!
Adorez-le, vivants; consolez-vous, ô morts
Qui l'attendiez, captifs, dans vos cachots funèbres!

O monde qui gémis, lève là-haut les yeux!
Ouvre ton cœur coupable à la voix qui t'appelle;
C'est le jour du rachat, c'est l'heure solennelle
Où Dieu brise tes fers, et t'entr'ouvre les cieux!

Contemple ton Sauveur sur la montagne sainte:
Il y mourut hier, il y vit aujourd'hui;
Et les siècles entiers passeront devant Lui,
Tout palpitants d'amour ou frémissants de crainte...

Tu l'as crucifié, mais Il t'a pardonné...
Vois au pied de sa croix cette femme qui pleure:
C'est le dernier amour qui près de Lui demeure,
Et c'est le doux appui que son cœur t'a donné.

Jésus, près d'expirer, sanglant, sur le Calvaire,
A regardé Marie et, tout près, ses bourreaux,
Puis sa voix, lentement, a prononcé ces mots:
"Femme, voilà ton fils; homme, voilà ta mère!"

***

Ah! pourquoi donc, ô Christ, ô Fils du Tout-Puissant,
Pourquoi les rachetés de ton amour extrême
Viennent-ils si souvent te jeter leur blasphême,
A Toi qui chaque jour les nourris de ton sang!

Anges du ciel, témoins de ses affreux supplices,
Recueillez-le, ce Sang, et priez Dieu pour nous!
Pour qu'au pied de l'autel nous portions à genoux
Nos cœurs purifiés comme de saints calices!

Pour que dans nos combats nous soyons tous vainqueurs,
Pour qu'à tous nos serments nous demeurions fidèles,
Et qu'aux cieux, avec vous, nos âmes immortelles
Chantent: Gloire à Jésus! gloire au Christ rédempteur!

"PARDONNEZ-LEUR ! ..."

"Pardonnez-leur!" –Et c'est, ô Jésus, sur la croix,
Que vous la prononciez, cette parole austère!
C'est là qu'à vos bourreaux vous accordiez le droit
De vous dire à leur tour: "Pardonnez-nous, mon Père!"

"Pardonnez!"—Ne sachant, comme alors, ce qu'ils font,
Trop d'hommes aujourd'hui vous accablent d'injures,
Et, pires que Judas, renouvellent l'affront
—O triste souvenir!—de l'apôtre parjure!

"Pardonnez!"—Au ciboire, éternel prisonnier,
Vous accueillez, très doux, en votre Eucharistie,
Le traître qui vous vend, hélas! pour un denier,
Et l'âme qui vous cherche, aimante, dans l'Hostie!...

***

Pardonner! mot divin que l'homme, un jour, apprit
En regardant mourir l'Agneau sur le Calvaire;
Mot qui sortis, sanglant, du cœur de Jésus-Christ,
Pour réconcilier le ciel avec la terre;

Mot incompréhensible, hier, à notre cœur,
Et trop dur à l'orgueil de notre esprit superbe,
Aujourd'hui nous aimons, conquis par ta douceur,
T'épeler à genoux, dans la clarté du Verbe!

Nous saurons désormais, sans peur, te prononcer,
Mot remis par le Christ sur les lèvres humaines,
Et, grâce à Lui toujours, capable de chasser,
Par l'oubli la rancune, et par l'amour la haine!

IL EST VIVANT !

(CANTIQUE DE PAQUES)

Air: *The Song that reached my heart.*

I

Viens, ô chrétien, auprès de cette tombe,
Vois ce linceul tout maculé de sang:
Pour nous sauver s'il faut qu'un Dieu succombe, } *bis*
Il sait prouver qu'Il est le Tout-Puissant! }

REFRAIN

Il est vivant! Fidèle à sa promesse,
Il a brisé la pierre du tombeau!
Saluons-le! tressaillons d'allégresse!
Après sa mort Il est encor plus beau!

II

Il porte encor la terrible couronne
Qui fut, hélas! l'œuvre de nos forfaits...
Mais en ce jour, oh! comme elle rayonne } *bis*
Sur ce beau front où resplendit la paix! }
(*Ref.*)

III

Son sacré Cœur conserve la blessure
Qu'il a voulu, chrétien, souffrir pour toi,
Cours t'abreuver à cette source pure } *bis*
De charité, d'espérance et de foi! }
(*Ref.*)

———

PÂQUES!

—

O soleil, resplendis! Chantez, cloches pascales,
Vos gais alléluias aux tours des cathédrales!
Jésus-Christ était mort, Il est ressussité!. . .
—O bienfaisante Croix! ô Mort qui vivifies!
O Résurrection, germe fécond de vie
Et d'immortalité!

C'est Pâques! Accourons près de ce tombeau vide,
Où, parmi les parfums gisait le Corps livide. . .
Élevons nos regards: ô spectacle inouï!
Jésus est là, debout, dans une apothéose,
Versant les purs rayons de ses stigmates roses
A nos yeux éblouis!

Si, des splendeurs du ciel jusqu'au fond de la tombe,
L'Être qui soutient tout se fit l'Être qui tombe,
Et voulut, ô mystère! être le paria
Des hommes, ses enfants, pour racheter leur âme,
Il convient qu'aujourd'hui, pleins de joie, ils l'acclament
De leurs alléluias!

Car si l'Homme déchu, le front dans la lumière,
Se ressouvient, ô Christ! de sa beauté première,
Et gravit, radieux, les hauteurs de la Foi;
S'il peut balbutier, d'une voix suppliante,
La prière qui fait son âme confiante
Et soumise à ta Loi;

S'il n'est plus le forçat traînant la lourde chaîne
Des passions sans frein et de l'ignoble haine,
Et si la charité brûle encore en son cœur,
C'est à Toi qu'il le doit, Victime du Calvaire,
A Toi sorti vivant de ton pâle suaire,
Divin Triomphateur!

S'il pèche encore, hélas! puisqu'il est enfant d'Ève,
Il connaît, grâce à Toi, le pardon qui relève,
Et peut dire: mon Père! au pied de ton autel...
Il sait que le plaisir n'est qu'un trompeur mirage,
Et ne voit dans la mort qu'un .angoissant passage
De cette terre au ciel.

—Humains, allez à Lui, sa charité vous presse!
Fussiez-vous égarés comme la pécheresse,
Faibles comme Thomas, comme Pierre oublieux
(Il est venu pour tous, et pour tous Il demeure),
Allez! et dites-Lui, lorsque votre âme pleure:
"Mon Seigneur et mon Dieu!"

Voyez-le, triomphant, remonter vers son Père;
Voyez-le, paternel, devenu sur la terre
Votre Pain dans l'Hostie...et tombez à genoux!
Aux gais alléluias que vos lèvres Lui chantent,
Comme à vos repentirs, sa voix répond, touchante:
"La paix soit avec vous!"

LA GRAND-PROCESSION

Parais, ô matin clair, orne-toi de rayons!
Éveille les parfums cachés dans les corolles,
O brise, et fais chanter drapeaux et banderolles
Aux arches de sapin, avec les carillons!

L'église s'ouvre large, et l'hymne de Sion [1]
Monte en plein air vers Dieu. La foule, sans parole,
Médite, et, dans l'encens très pur qui l'auréole,
L'ostensoir d'or s'avance en grand procession.

---

1. *Lauda, Sion, Salvatorem*, hymne de la Fête-Dieu.

Sur la route fleurie où s'éploient les bannières,
Le son doux, cadencé, des pas dans la poussière,
Rythme le *grénelis* pieux des chapelets. . .

Non loin du reposoir les deux longs rangs s'espacent,
Puis, sous le dais, voici l'Hostie aux blancs reflets,
Et tous sont à genoux: c'est le Bon Dieu qui passe!

LES DEUX DIMANCHES

—

I

Ding! dang! dong!... Lentement, au vieux clocher jauni
Les coups martèlent l'air, graves, mais sans tristesse:
C'est dimanche.—Joyeux, vers le temple béni,
Laboureur, hâte-toi, c'est l'heure de la messe!

Quitte tes champs de blé pour l'accueillant prie-Dieu;
Contre un habit de fête échange ta vareuse;
Lève ton large front vers l'immense ciel bleu,
Et prie avec tes fils près de ta femme heureuse.

Le prêtre est à l'autel. Au village désert
Les toits fument encor, mais les portes sont closes;
Plus de chants dans les prés, pas un bruit dans les airs:
Le jardin, les vallons, les foyers, tout repose...

Douce paix du dimanche! ô silence profond
Qui s'étend de l'église à l'herbe des prairies!
O sereine beauté du grand hymne que font,
Sous la voûte rustique, ô Dieu, les voix qui prient!

Jour béni du Seigneur, dimanche, n'es-tu pas
Un jour d'éternité que Dieu prête à la terre,
Pour que l'âme retrouve, exilée ici-bas,
La joie en son amour, la paix dans la prière!

II

Pourquoi faut-il, parfois,—ô profanation!—
Que l'homme prostitue, hélas! à l'industrie
Ce jour que Dieu réserve à l'adoration,
Et fasse du dimanche un jour d'idolâtrie!

Un jour d'idolâtrie où le chant de l'airain
Meurt dans un grondement de forge et de fournaise;
Jour sacrilège où l'Or reçoit, dieu souverain,
L'encens maudit brûlé sur cette ignoble braise ;

Où s'ennuient, délaissés, au foyer malheureux,
La femme sans prière, et l'enfant sans sourire;
Jour néfaste qui pèse, accablant, douloureux,
Sur ces cœurs égarés que le remords déchire!

O le triste dimanche où l'on ne t'entend pas,
Cloche bénie! où l'ouvrier, mine hautaine,
En sifflotant, vers l'atelier hâte le pas,
Sourd à ta voix qui tinte, affigée et lointaine!

—Pour qu'avec sa famille il prie au même autel,
Et sacrifie à Dieu ce gain qui le fascine,
Sonne à toute volée, ô cloche, ton appel ;
Sonne et parle plus haut que la voix de l'usine!

LE PEINTRE ET L'IMAGE DU CHRIST

—

En son humble atelier large ouvert au soleil,
Dans le silence cher à toute âme d'artiste,
Un peintre, jeune encor, le front pensif et triste,
Songe dans les rayons vermeils...

Immobile, il observe une figure étrange
Qu'évoque son génie, et son œil fasciné
Fixe cet idéal merveilleux, dessiné,
Semble-t-il, par une main d'ange.

L'image se précise, image aux traits sanglants,
Au front pâle et meurtri par les pointes d'épines...
Il contemple, obsédé, la vision divine,
Y rive son regard tremblant,

Et s'épuise à poursuivre—ainsi le veut son rêve—
La fuyante beauté qu'il tâche de saisir. . .
Et ce labeur ingrat exaltant son désir
Ne lui laisse ni paix ni trêve.

Mais le génie, hélas! sur ce tableau divin
Se penche vainement: il se heurte au mystère,
Et devant le problème ardu qui désespère,
Le pinceau tremble dans sa main!

S'il peut enfin tracer du radieux visage
Une imparfaite ébauche, il ne sait la finir;
Et c'est en vain qu'il peine à vouloir définir
L'infini caché dans l'image.

Ce large front du Christ comment le limiter?
Il essaie un contour, recommence, retouche,
Adoucit une courbe aux lignes de la bouche:
Il peint sans pouvoir imiter. . .

Sur ces lèvres comment étendre le sourire
Où la douleur se mêle à l'éternelle paix ?
Hélas! comme un rayon dans un brouillard épais,
Son idéal vacille, expire!

Il s'agenouille et prie...et c'est le cœur en feu
Qu'il va—dernier effort—dessiner les paupières...
C'en est trop! il s'arrête en face des mystères
Qu'il entrevoit dans l'œil de Dieu!

FAMILLE

AU PIED DU CRUCIFIX

—

A de nouveaux mariés.

Que l'aube, chaque jour, dans la même prière,
Au pied du crucifix vous trouve agenouillés:
Le devoir, croyez-moi, paraîtra moins austère,
Si vous priez!

Si le ciel s'assombrit, hélas! si la souffrance
Verse son amertume en vos cœurs éplorés,
Allez au crucifix chercher une espérance...
Si vous souffrez!

Vous vivrez dans la paix, sans chagrin qui désole,
Dévoués, vertueux, et de tous estimés,
Si, près du crucifix, mystérieux symbole,
Vous vous aimez!

UN BERCEAU

—

Caché sous les longs plis d'une gaze soyeuse,
Et mollement capitonné,
Le petit lit est prêt...et la mère joyeuse
Y dépose son premier-né.

Oh! depuis bien des jours elle y pense; elle y rêve,
La nuit, à l'obsédant berceau!
Et de ses mains, le soir, avec amour, sans trêve,
Elle travaille au cher trousseau.

Pour une jeune mère, un berceau c'est un monde,
Naissant tout à coup à ses yeux,
Dont elle ignore encor la majesté profonde
Et les replis mystérieux...

Mais elle en est charmée, et l'étudie, heureuse
D'y voir en germe l'avenir;
Elle souffre parfois... mais l'heure douloureuse
Fuit à ce charmant souvenir.

Un berceau, c'est sa joie au foyer solitaire;
C'est son amour et son autel;
Son enfant, c'est un ange apportant sur la terre
Un peu de la beauté du ciel!

———

L'ENFANT ET L'OISEAU

Oiseau qui vis sous la ramure,
Et mêles ton babil joyeux
Aux brises tièdes qui murmurent
Dans les bosquets silencieux,

Dis, pour l'enfant qui le demande,
L'hymne si pur que tu connais;
Que ta voix jusqu'à lui descende
Des rameaux verts de ton palais:

"—Je chante, enfant, les fleurs, la brise,
Et les parfums de mes grands bois:
C'est ma demeure et mon église,
Et de Dieu j'y bénis les lois.

"Comme moi ton âme a deux ailes;
La candeur et la pureté;
Prends garde, enfant, aux étincelles
De la brûlante volupté!...

"Vois-tu comme toujours je plane
Au-dessus des marais fangeux ?
Pour qu'en toi jamais ne se fane
Ton cœur naïf et généreux,

"Pour que ton âme reste blanche,
Ton front riant, ton œil serein,
Suis l'ange qui vers toi se penche
Pour te conduire par la main.

"Enfant, adieu!... dans la ramure
De mes grands bois silencieux,
Avec la brise qui murmure
Je retourne à mes chants joyeux..."

—Ainsi, ma pauvre âme exilée,
N'attends de secours que du ciel;
Sur cette terre désolée,
Tout plaisir est mêlé de fiel...

Au-dessus des fanges mortelles
Où rien de ce qui vit n'est pur,
Ouvre comme l'oiseau tes ailes,
Et fuis, légère, dans l'azur.

Ne crains pas les hauteurs sereines:
Ton Bon Ange t'y guidera ;
Et s'il t'en coûtait quelques peines,
C'est Dieu qui te consolera.

AUX ENFANTS DES RICHES

—

Enfants, si vos jeunes années
Se composent de jours heureux,
C'est Dieu qui vous les a données:
N'oubliez pas les miséreux!

Ne soyez pas de ceux qui pensent,
Insensibles à leur douleur,
Qu'un sou que pour eux ils dépensent
Est prélevé sur leur bonheur.

Pour les richesses de la terre,
A Dieu soyez reconnaissants;
Au petit pauvre, votre frère,
Ouvrez vos cœurs compatissants.

Sur le berceau de votre enfance
Votre mère jeta des fleurs;
Sur son grabat, dans l'indigence,
Sa mère répandit des pleurs!

Point de tristesse en votre vie;
Votre matin n'a pas de soir;
A des festins l'on vous convie;
Hélas! lui n'a que du pain noir!

Secourez-le dans l'infortune
Où le plonge un destin cruel,
Et vos aumônes, une à une,
Vous les retrouverez au ciel!

———

LA CHARITÉ

DISTRIBUTION D'ÉTRENNES AUX ENFANTS PAUVRES DANS LES HOSPICES

—

Toi que le pauvre implore et qui sais lui sourire,
Messagère du ciel, ô sainte Charité!
Des splendeurs de ton trône ah! descends pour lui dire:
J'aime ta pauvreté.

Grâce à toi, du logis où souffre l'indigence,
L'allégresse et l'amour ne s'envoleront pas;
Car tu viens y semer, comme une providence,
Les bienfaits sous tes pas.

Aux accents de ta voix si douce et si puissante,
Comme toi le cœur plein de généreux desseins,
Des anges de la terre à l'âme bienfaisante
Ont surgi par essaims.

Mais l'or ne suffit pas à l'enfant sans famille...
Ah! pauvre abandonné si petit et si grand,
Tu veux, avec le pain et le feu qui pétille,
L'amour compatissant!

La Charité sait tout: il te faut des tendresses?
Viens! regarde ces fleurs, ces jouets amassés!
Elle donne à la fois le pain et les caresses
Aux enfants délaissés.

De tous les malheureux c'est l'ange tutélaire:
Elle apporte la joie au cœur deshérité,
A l'orphelin qui pleure elle donne une mère:
La Sœur de Charité.

Pauvre enfant, sois heureux: tu vois comme l'on t'aime!
Et sois reconnaissant des biens qu'on t'a donnés;
Tous ces bienfaits, crois-moi, c'est le don que Dieu même
Fait aux abandonnés.

Et toi, Charité sainte, ange de la chaumière,
Dirige encor ton vol au seuil des miséreux;
Dans les cœurs éprouvés va porter la lumière,
Et rends le pauvre heureux.

L'ENFANT À L'AGONIE

—

Pâle, les yeux mi-clos, le petit agonise...
A son chevet, un christ, deux cierges: cette nuit,
Jésus, l'Ami fidèle, est venu de l'église,
En Viatique, jusqu'à lui.

Le prêtre lit encore, ému. Sa blanche étole
Frôle très doucement les doigts bleuis, glacés...
Tout près, frères et sœurs sanglotent, sans parole,
L'adieu de leurs cœurs angoissés.

Calme et grand dans son deuil, debout, le père prie;
Aux invocations, immobile, à genoux,
La pauvre mère en pleurs, répond, l'âme meurtrie:
Priez pour lui! priez pour nous!

— Telle, au rythme dolent des saintes litanies,
L'Église, maternelle, et sensible à nos maux,
Pleure, assise au chevet des lentes agonies,
Comme elle sourit aux berceaux...

Mais l'enfant va parler; sous sa paupière lasse
S'allume avant la mort une ultime clarté:
"Guérissez-moi", dit-il, au vieux prêtre, à voix basse,
"Pour ma mère je veux rester!"

"— La douleur, ô mon fils, rend les âmes parfaites;
Veux-tu, comme Jésus, expier, secourir?..."
"— Jésus! répond l'enfant, sa volonté soit faite:
Pour expier je veux souffrir!"

Puis, soudain, ô bonheur! ô vision trop douce!
Le ciel à ses regards, le ciel vient de s'ouvrir,
Et le petit murmure, expirant sans secousse:
Pour voir Jésus, je veux mourir!

. . . .

Pâle, les yeux fermés, l'enfant sourit encore...
A son chevet, un christ, deux cierges... Cette nuit,
Jésus l'a rappelé pour qu'au ciel il l'adore,
Heureux, toujours, auprès de Lui...

———

NE PLEUREZ PAS !

—

Parents, auprès de cette tombe,
Pourquoi ces amères douleurs ?
Pourquoi cette larme qui tombe
Sur votre enfant couvert de fleurs ?

Cinq ans, hélas! sur cette terre
Il avait égaré ses pas...
S'il dort au tertre funéraire,
Parents chrétiens, ne pleurez pas!

Hier encore, avec tendresse,
Vous le berciez sur vos genoux;
S'il préfère d'autres caresses,
Ah! n'allez pas être jaloux!

S'il est parti, mère, pardonne!
Le ciel lui paraissait si beau!
Et si brillante la couronne
Que lui tendait Jésus là-haut!

Sa petite âme pure et belle,
Comme autrefois vous aime tous;
Vos larmes lui seraient cruelles:
Vous qui l'aimiez, consolez-vous!

———

LA VOIX D'UN ANGE

—

(Sur la Tombe d'une Jeune Fille)

Chers parents, au revoir! A vos bonnes caresses,
Dieu, pour m'ouvrir son ciel, a voulu me ravir;
Sa volonté soit faite! et malgré vos tristesses,
Oh! sachez la bénir!

Pour un monde meilleur s'il m'enlève à la terre,
Consolez-vous! c'est pour m'offrir un trône d'or...
Et si mon corps repose au tertre funéraire,
Mon cœur vous aime encor.

Pendant qu'au paradis je suis la sœur des anges,
Hélas! sur mon tombeau vous pleurez à genoux!
Moi, quand les chœurs sacrés redisent leurs louanges,
J'invoque Dieu pour vous.

Quand de pieuses mains m'ont placée en ma tombe,
J'ai compris le tourment que vous avez souffert . . .
Mais pourquoi contempler, tristes, quand la nuit tombe,
Mon cercueil entr'ouvert ?

Sur mon corps refroidi ne versez plus de larmes!
De grâce, n'allez pas, tout à votre douleur,
Oublier que la mort fut pour moi sans alarmes,
Et pleurer mon bonheur!

Quand elle m'enlaça dans sa lugubre étreinte,
Je me suis bien soumise à son cruel baiser!
Pourquoi donc vois-je encor dans une immense plainte
Votre cœur se briser ?

La Mort sème, dit-on, le deuil sur son passage . . .
Pourtant, approchez-vous de mon tombeau fleuri,
Là, sous mon voile blanc, contemplez mon visage:
Mère, il vous a souri!

Voyez le ruban bleu, cher souvenir d'enfance,
Briller parmi les lis placés sur mon tombeau;
Voyez près de ma tombe accourir l'innocence
Comme auprès d'un berceau!

Mon crucifix d'ivoire et ma blanche couronne
Ne sont pas devenus des symboles de deuil:
Ils chantent l'espérance, et seul l'amour rayonne
Autour de mon cercueil!

Parents, ne pleurez plus! A mon âme joyeuse
N'apportez pas le deuil de vos soupirs, mes sœurs!
Chantez plutôt le Dieu que je contemple heureuse,
Et louez le Seigneur!

CHARMANTE CONFIDENCE

—

Un jour petit Louis, triste, le front penché,
A son curé disait: "Quand je fais ma prière,
Mon esprit, malgré moi, s'envole au cimetière ;
Et voilà, j'ai grand peur que ce ne soit péché. . ."

Et, naïf, le cœur gros, impuissant à cacher
Une larme qui tremble au bord de sa paupière:
"Depuis qu'au ciel, dit-il, Dieu m'a ravi ma mère,
Je voudrais Le prier. . . mais. . . j'en suis empêché. . ."

"—Ta maman, dit le prêtre, il faut prier pour elle,
Louis!" Mais l'orphelin à l'humide prunelle
Essaya de sourire, et ne répondit pas. . .

Puis, sans lever la tête, et la voix attendrie,
Il avoua, charmant, les yeux baissés, très bas:
"Quand je prie—est-ce mal?—c'est elle que je prie!"

L'ÂME DES CHOSES

—

Ayez pitié. Voyez des âmes dans les choses.
(Victor Hugo. *Les Contemplations*)

Le jour s'endort. Ecoute, ô mon cœur, les voix douces
Des prés et des jardins où sommeillent les fleurs;
Écoute le babil des feuilles sur la mousse:
Les choses, comme nous, ont des ris et des pleurs...

Allons, par le sentier où s'emmêlent les treilles,
Vers l'humble toit où je suis né. Marchons sans bruit!
A chacun de mes pas un souvenir s'éveille,
Fugitif et très doux, dans la paix de la nuit...

Pourquoi te chérir, ô maison paternelle!
Tant aimer à revoir tes lambris vermoulus,
Ton plafond bas, ton seuil désert, et la tonnelle
Où nous jouions, enfants tapageurs et joufflus!

Et le perron croulant avec ses quatre marches,
La huche peinte en gris, et l'étroit escalier
Où nous montions, le soir, fatigués de nos marches,
Vers nos petits lits blancs, après avoir prié.

Pourquoi bats-tu, mon cœur, lorsque dans mon village,
Resté—pour moi—trente ans, le même qu'autrefois,
J'écoute, rajeuni, bruire le feuillage
Des grands arbres poussés à l'ombre des vieux toits ?

Pourquoi, si je reviens dans la modeste église,
Près de l'autel où j'ai, tout enfant, reçu Dieu,
Si je regarde encor la même voûte grise,
Pourquoi ces pleurs si doux qui perlent à mes yeux ?

Pourquoi ? quelle est la voix qui très doucement cause
Au village natal, aux prés, sous le vieux toit ? . . .
Pourquoi ? Ah! je le sens, c'est que l'âme des choses,
Leurs sanglots ou leur rire, ô mon âme, c'est toi!

C'est,—ô cher souvenir!— parents défunts, votre âme
Qui reste là, toujours vivante, auprès de nous!
Gardienne fidèle, au vieux foyer sans flamme,
Ah! c'est vous que j'entends, âme sainte, c'est vous!

———

LE VIEUX JARDIN

DE LA

MAISON PATERNELLE

—

Tout près de la maison vieille, le vieux jardin.
Serré dans sa clôture en planches de sapin,
Il me semble sans vie, hélas! et ses allées,
Si belles autrefois, si proprement sarclées,
Sont pleines maintenant d'herbes, de détritus;
Et ses deux grands pommiers par tous les vents battus,
Sont à moitié tombés... Les plates-bandes nues,
Les œillets inclinés sur leurs tiges ténues,
Et les géraniums que l'aïeule aimait tant,
Les marguerites, tout, tout est flétri...
Pourtant
Tout n'est pas mort, car de chaque motte de terre,
Et des fleurs sans parfum qui jonchent le parterre,
S'élèvent doucement des voix tendres, des voix
Comme on les aime dans le silence des bois,
Ou comme on les entend, au fond des cimetières,
Dolentes près des croix des tertres funéraires...

De ces débris poudreux le souvenir surgit,
Souvenir qui sanglote ou souvenir qui rit...
Puis, soudain, se précise à mes yeux leur image,
Et j'écoute, songeur, leur ravissant langage.

A ces voix tout revit au vieux jardin aimé:
Le petit peuplier qu'enfant j'avais semé
Se dresse et prend vigueur, mais garde l'apparance
Que je lui connaissais aux jours de mon enfance;
Les groseilliers penchés sur leurs supports de bois
M'offrent leurs fruits juteux qui s'écrasent aux doigts;
Et les fraises qui vont courir à fleur de terre
En grappes rouges; les cerises que ma mère
M'envoyait présenter, joyeuse, au vieux curé;
Et jusqu'aux noirs cassis, tout au bout d'un carré,
Tout se refait, s'aligne, et, comme je désire,
Reste ce qu'il était pour que je puisse dire:
Rien n'a crû ni vieilli depuis trente ans! Ainsi,
Le jardin rajeuni me fait plus jeune aussi...

Je me revois courant dans cette allée ombreuse
Où pendaient des lilas... (ô mon enfance heureuse!)
C'est là, je m'en souviens, quand le soleil brillait,
Que grand mère à ses plants sans répit travaillait.

Je la revois courbée, en sueurs, déjà vieille,
Sur les fleurs qu'elle arrose ou les choux qu'elle veille;
Oui, je reconnais bien sa voix qui pour gronder
Se faisait menaçante: il fallait bien garder
Ce qui tant lui coûtait de travail et de peine!
Si jeunes nous étions, mon frère et moi, qu'à peine
Nous savions distinguer gronderie et caresse...
Aussi, pour un fruit vert cassé, quelle détresse!

***

Je te révère, ô vieux jardin abandonné,
Soudain tout reverdi, tout gai, tout festonné!
Comme pour accueillir ceux que mon cœur évoque,
Tes fleurs ont le parfum de la lointaine époque
Qu'avec joie aujourd'hui j'aime à ressussiter...
Qu'il fait bon revenir ici courir, chanter
Comme autrefois, et cueillir les *pimbinas* roses,
Les jours d'automne, au temps des froidures moroses!
Qu'il m'est doux d'y parler à ceux qui sont partis,
De les entendre, et de...me revoir tout petit !

MAISON NEUVE ET VIEUX MEUBLES

—

En de nouveaux berceaux d'autres enfants vagissent...
Les Vieux se sont donnés à l'aîné de leurs fils,
Et, tout près de l'église, aujourd'hui se bâtissent
Leur maison de repos, et...leur dernier logis.

Il est temps, pensent-ils, que d'autres les remplacent;
Ils partent volontiers: c'est eux qui l'ont offert;
Mais quel coup! lorsqu'au seuil leurs enfants les embras-
Et que pour leur départ, le foyer s'est ouvert! [sent,

Le cœur gros, ils s'en vont...—Déménager, c'est triste!
Ah! quitter la chaumière où l'on a pu souffrir,
Mais où des jours heureux la bonne odeur persiste,
Hélas! pour des vieillards, c'est bien un peu mourir!

Ils s'en vont en pleurant : adieu, maison très vieille
Où tout est familler, jusqu'au soupir du vent!
Adieu, ô murs aimés, témoins des longues veilles
Près des berceaux moelleux où dormaient les enfants!

Adieu, gais souvenirs qui chantent dans la pierre,
Lointaines visions de bonheurs envolés,
Foyer qui chaque soir se faisait sanctuaire,
Où les chagrins étaient si vite consolés!...

***

Devant eux, très coquet, le nouveau toit se dresse:
Riche tapisserie aux ténus filets d'or,
Rideaux soyeux tombant en draperie épaisse,
Mobilier neuf—don de leur fils —,tout est comfort.

Pourtant, si la maison est accueillante et claire,
Avec son toit moderne et ses vastes châssis,
Aux meubles élégants placés là pour leur plaire,
Ils préfèrent encor leurs vieux meubles noircis...

Voyez, le long des murs, ces choses démodées:
La pendule, un bahut, de vieux cadres, le lit,
Telles qu'elles étaient, pieusement gardées,
Débris où leur passé sommeille enseveli!

Avec quel soin jaloux, évitant les secousses,
Ils les ont transportés, ces meubles vieux, passés,
Évocateurs discrets d'heures qui furent douces,
Et rustiques témoins des pleurs qu'ils ont versés!

Ah! malgré son décor d'arabesques savantes,
Et ses larges carreaux où le soleil reluit,
Cette maison, sans *eux*, n'eut pas été vivante,
Et les bons vieux, hélas! y fussent morts d'ennui!

. . . .

Consolez-vous! Entrez dans la maison nouvelle,
Vieillards pour qui déjà se ferme l'horizon:
Ces vieux meubles fanés feront revivre en elle
L'âme et le souvenir de la vieille maison!

LES VIEUX RENTIERS

—

Émélie et Thomas, dans leur maison proprette,
Vivent des jours heureux, calmes, ensoleillés...
—Pour jouir du repos que le Bon Dieu leur prête
Ils ont bien travaillé!

Tous les deux, cinquante ans, par un labeur sans trêve,
Et sans aide d'abord, ils ont enfin ouvert
Dans l'épaisse forêt, un champ où le blé lève,
Mais comme ils ont souffert!

Il a fallu, parfois, lutter contre la grêle,
A l'hiver trop hâtif disputer la moisson;
Lutter contre la faim, ayant, quand le pain gèle,
L'eau froide pour boisson.

Si leur visage frais, épanoui, repire
Encore, malgré l'âge, allégresse et santé,
C'est qu'ils ont su garder la force de sourire
Même à leur pauvreté.

Avec la joie en l'âme on brave l'indigence.
Satisfaits—ô bonheur!—d'être pauvres tous deux,
Ils possédaient la paix, cette unique opulence
Qui puisse rendre heureux.

Ces faiseurs d'abatis, semant parmi les souches,
Au grand soleil de Dieu, le blé qui les nourrit,
Trouvaient, brisés, le soir, sur leur modeste couche,
Le sommeil qui guérit.

Sans ces rêves troublants d'où naît l'inquiétude,
Inconnus du "grand monde", ils vivaient oubliés,
Ayant pour seul mot d'ordre en cette solitude:
"Travaillez et priez!"

Hôtes de la montagne où fait rage la bise,
Ils aimaient à voir, dans les grands érables verts,
Des colonnes de temple et des voûtes d'église,
Sous les cieux large ouverts.

Et, grâce à leur travail durant cinquante années,
Du sol riche et fécond la paroisse a surgi...
Et comptez ces enfants, bruyantes maisonnées,
Sous les toits élargis!

A l'endroit où le chêne aux ramures gothiques
Tamisait, orgueilleux, les rayons du soleil,
Une église se dresse où montent des cantiques
Avec l'encens vermeil.

Encor robustes, mais chargés du poids de l'âge,
C'est là qu'on les revoit, ces défricheurs d'hier,
Vieux rentiers d'aujourd'hui, respectés au village
Toujours simples mais fiers.

Ils ont laissé leurs fils aux travaux de la terre,
Sur le "bien" qu'avec peine ils avaient défriché,
Léguant l'exemple à tous de ce labeur austère
Qu'ils avaient tant prêché.

—Entre le feu de l'âtre et la paix de l'église
Partageant vos loisirs, ô héros inconnus,
Vivez heureux! le Temple et le Foyer vous disent:
"Soyez les bienvenus!"

———

LE VIEUX "PAROISSIEN"

—

Oublié dans un coin, tout près de la fenêtre
Où la bise d'hiver sifflote un air ancien,
Il semble frissonner dans le froid qui pénètre,
Le vieux paroissien.

Sous le fermoir d'argent ses feuilles sont pressées,
Et pas une main n'ose en briser le lien;
Il attend là depuis vingt-quatre heures passées,
Le vieux paroissien...

Du livre abandonné respectons le silence...
C'est l'ami que l'aïeule avait, trente ans, fait sien:
Hélas! elle n'est plus... Lui garde souvenance,
Le vieux paroissien!

A l'église il suivait, comme un aide docile,
La dévote grand mère. Il était le soutien
Qui rendait à son cœur l'oraison plus facile,
Le vieux paroissien.

Oh! qui saura jamais ce que ses vieilles pages
Ont entendu d'aveux, de pieux entretiens!
Ce qu'il a recueilli de prières, d'hommages,
Le vieux paroissien!

Il garde la lueur des cires allumées
Pour l'auguste *Credo* que chante le chrétien;
Il fleure de l'encens les odeurs parfumées,
Le vieux paroissien.

En ses feuillets jaunis jalousement il cèle
Des portraits de défunts: fidèle gardien
Des tristes souvenirs, comme il les amoncèle,
Le vieux paroissien!

Du dépôt confié: larmes, joie ou tristesse,
Il n'a rien oublié, le cher confident, rien!
Et rappelle, discret, les deuils ou l'allégresse,
Le vieux paroissien.

. . . .

En remontant vers Dieu dans la clarté des cierges,
La morte l'a laissé dans le foyer chrétien:
Elle n'a plus besoin, au ciel, tout près des vierges,
Du vieux paroissien...

Ainsi la bonne aïeule a quitté son vieux livre
Où la bise d'hiver sanglote un air ancien...
Elle nous l'a laissé pour nous apprendre à vivre,
Son vieux paroissien.

Elle nous l'a laissé tout rempli d'elle-même...
—Oh! ses petits-enfants l'y reconnaissent bien!
Elle y revit: cela suffit pour que je l'aime,
Le vieux paroissien.

CHANTS DE LA BRISE ET VOIX D'ANGES

—

Quand la brise, en juillet, aux fleurs des trèfles blancs
Parfume son haleine, et rit dans le feuillage;
Lorsque l'onde s'endort, paresseuse, au rivage,
Et que le foin coupé sèche au soleil brûlant,

Il fait bon s'éloigner, solitaire, à pas lents,
Dans les sentiers perdus au fond d'un gai bocage,
Et du clair demi-jour, fait d'azur et d'ombrage,
Sentir la fraîcheur douce à son front ruisselant.

Aujourd'hui, sous les ifs de l'humble cimetière,
J'ai mieux aimé pourtant épancher ma prière
En rêvant à mes morts endormis sous les fleurs...

Sur leur tertre, attentif aux moindres bruits étranges,
J'ai confondu la brise avec leurs hymnes d'anges,
Et goûté plus de joie à répandre des pleurs...

Au cimetière de ma paroisse natale,
à Saint-Anselme.

———

PATRIE

FLEUR-DE-LIS ET CARILLON-SACRÉ-CŒUR

(Fete nationale, le 24 Juin)

—

Lorsque la France, un jour, prodigue de sa gloire,
Fit notre Canada du sang pur de son cœur,
O drapeau fleur-de-lis, tu mis sur notre histoire
Le lustre éblouissant de ta vieille splendeur!

Sous tes plis déployés gardant ce nouveau monde,
Tu frayas à la croix son chemin douloureux...
Et près d'elle, depuis, aux champs des moissons blondes,
Grandissent, gais et forts, les fils des anciens preux.

Glorieux étendard, emblême d'espérance,
Pour qui moururent tant de nos nobles aïeux,
Reviens, reviens encor de la terre de France,
Chaque année, un instant, revivre sous nos yeux!

Aux balcons festonnés comme aux toits des chaumières,
Fier et joyeux viens battre à la brise de juin!
Au rythme bien français de nos chants populaires,
T'acclameront ici tous les fils de Champlain.

Te revoir est si bon qu'oubliant nos misères,
Nous saurons—tu le veux!—faire s'harmoniser
Tes couleurs fleur-de-lis aux couleurs d'Angleterre . .
Mais à toi—permets-le!—notre meilleur baiser!

Te garder est si doux, ô drapeau, que nos filles,
Canadiennes de nom et françaises de cœur,
Pour te mieux honorer au sein de leurs familles,
Ont brodé tes blancs lis autour du Sacré-Cœur!

—Sainte inspiration de ce Cœur adorable!
Parmi les lis tressés, symbolique lien,
Le Canadien-Français mit la feuille d'érable,
Et fit du triple emblème un drapeau canadien!

POUR NOS " BLESSÉS " DE L'ONTARIO

Poème lu par l'auteur à l'Université Laval de Québec, le 2 février 1916.

—

. . . Il est temps que nous sachions si la Confédération fut un pacte d'honneur ou un piège d'infamie.

(L'honorable PHILIPPE LANDRY, prés. du Sénat.)

I

LE FRANCOPHOBE ET L'ÂME FRANÇAISE.

LUI, confondant l'honneur avec la couardise,
Voulait mettre au rancart nos libertés acquises,
Et nous toisait d'un œil dominateur et froid.
Fourbe, et maniant mieux le poignard que l'épée,
D'une fière devise—au français usurpée!—
Il avait composé ceci: "Ni Dieu ni Droit"!

Il tenait un langage arrogant et barbare;
S'il avait des vassaux, ses amis étaient rares!
Habile à commander, non à se faire aimer,
Il prétendait surtout—ambition frivole—
Soumettre à son caprice et l'Église et l'École,
Et—prudent!—fit défense à Dieu de réclamer. . .

Elle, le front brillant des gloires de sa race,
Avait partout laissé la lumineuse trace
De sa valeur, de ses vertus, de sa beauté. . .
Et lorsque nous, ses fils, ici restés fidèles,
Nous la voyons pleurer, affable et maternelle,
Son deuil nous semble encor grandir sa majesté!

Aux ordres qu'elle donne, en son parler suave,
Accourent des amis et non pas des esclaves;
Son cœur plus que son bras assure son pouvoir.
Et si l'Ame française est noble et glorieuse
C'est qu'elle a su toujours—ô vertu généreuse!—
Sacrifier ses droits plutôt que ses devoirs!. . .

***

Un pays peut changer de nom ou d'allégeance,
Mais de mère, jamais... si sa mère est la France!
Au Canadien loyal on peut dire, en anglais:
"Pour nous défendre, va sur le champ de bataille!"
—Il mourra bravement sous l'affreuse mitraille,
Mais son sang répandu sera du sang français!

Et s'il faut à ses fils, de la taxe de guerre
Lire le texte bref en langue d'Angleterre,
Ils donneront gaîment du fruit de leurs labeurs,
Sans plus se soucier de cette ignominie...
Mais leur travail ardu, leur force, leur génie,
Resteront malgré tout français comme leurs cœurs!

II

À NOS PERSÉCUTEURS

Or, voici que l'on veut, pris d'une folle rage,
Proscrire à leurs foyers jusqu'à leur cher langage,
Gardien de leur foi!
Halte-là! Pour défendre et garder l'une et l'autre,
En chacun d'eux, messieurs, vibre une âme d'apôtre,
Au-dessus de vos lois!

Pour ces héros, mourir n'est rien, mais l'honneur compte;
Ils ne sont pas de ceux que la menace dompte,
Et que courbe l'affront!
Respectueux des droits, et soumis sans bassesse,
Contre la tyrannie âprement ils se dressent,
Puissants, l'éclair au front!

Qu'importe que leur langue ou leur foi vous déplaise,
Jamais vous n'atteindrez, certes, l'âme française
De ces preux Canadiens!
C'est par elle que bat le cœur de la Patrie,
C'est elle encor qui brisera, même meurtrie,
Vos ignobles liens!

Voyez-la, courageuse, et sans dol et sans crainte.
Toujours à la hauteur de sa devise sainte:
Langue et Religion!
Quelle autre ici pourrait tenir l'immense rôle
Dont Dieu même confie aux vaillants fils de Gaule
La haute mission?...

En maudissant cette œuvre et française et divine,
Croyez-vous, ô Saxons des provinces voisines,
Arrêter leur élan?
Hélas! vous y perdez, messieurs, votre prestige!...
Pour eux, ils sortiront de ce sombre litige,
Fiers et plus vigilants...

Malgré votre dépit— fruit de vos injustices!—
Voyez monter vers vous la vague accusatrice,
A l'horizon plus noir!
L'ÂME FRANÇAISE est là: redoutez sa colère!
Elle ne saura pas, soyez-en sûrs, forfaire
A l'honneur, au devoir!

III

À NOS "BLESSÉS"

Frères, c'est votre honneur, et c'est votre espérance,
Que de garder chez vous le doux parler de France!
Ce verbe incomparable, aux sons harmonieux,
Le Christ l'a voulu mettre aux lèvres des apôtres
Qui, dans l'Ontario, précédèrent . . . les autres . . .
Comme d'ailleurs sous tous les cieux!

C'est encore un devoir! Ces syllabes gentilles,
Sont l'héritage saint des aïeux à vos filles,
Comme vos lois, vos mœurs, vos institutions!
Et comme il redit bien vos antiques légendes,
Ce verbe universel, le seul que l'on entende
Aux assises des nations!

Pour ne pas oublier cette voix qui vous chante,
Grandiose épopée ou ballade touchante,
Vos martyrs, la patrie et la religion,
Ah! "blessés", levez-vous! Pour que cet héritage,
De berceaux en berceaux grandisse et se propage,
Frères, faites-vous légion!

Debout, nouveaux Croisés! Dieu vous veut à la lutte!
Comptez sur nous! Aimez ceux qui vous persécutent,
Mais contre eux défendez, forts et hardis, vos droits!
Résistez, l'âme en paix—car le Ciel vous protège—
A ces trucs d'infamie, à ces vœux sacrilèges
Qu'on appelle, ô honte, des lois!

Comment! lorsqu'on veut faire— oh! la haine est tenace!—
De votre Ontario ce qu'on fit de l'Alsace,
Vous subiriez l'horreur de cette indignité!
Vous verriez, sans frémir, cet odieux manège
Qui tente de changer, dans l'ombre, en un vil piège,
La Charte de vos libertés ?...

Comment resteriez-vous loyaux à l'Angleterre,
Si vous ne l'étiez pas au parler de vos mères ?...
Revendiquer vos droits, c'est encor la servir!
Et n'est-ce pas l'aider que lui dire: "Sois juste!
"Veille! les traîtres sont, ô conquérante auguste,
"Ceux qui veulent nous asservir ?..."

Courage! Pour sauver notre Langue si chère
(L'héroïsme renaît des Mance et des Verchères!),
Vos femmes ont clamé, sans peur, au dieu-État:
"Hors d'ici tes suppôts, tes lois spoliatrices!
"Et vous, continuez, nobles institutrices,
"Votre fécond apostolat!..."

"Blessés" d'Ontario, si vos cœurs agonisent,
Comptez sur Dieu toujours, sur elles, sur l'Église,
Et vous serez bénis pour ces grandes douleurs!
Tels vos pères, jadis, à leur devoir fidèles,
Vous cueillerez, demain, ces palmes immortelles
Qui ne germent que dans les pleurs!

Des foyers pleins, voyez déborder dans l'école,
Par essaims, vos enfants qu'un sourire console,
Et qui savent déjà *bouter dehors* l'intrus!...
Et vos adolescents se tailler des domaines
Sur ce sol bien-aimé, riche, aux immences plaines.
Que leurs aïeux ont parcouru!...

Non! Non! on n'éteint pas ainsi la forte Race
Qui fit ce Nouveau Monde, et qui surgit, vivace,
Lorsqu'on pense fermer sur elle le tombeau..
Son cœur est aguerri contre toute souffrance,
Car elle peut compter—elle en a l'assurance—
Sur la Revanche des Berceaux!

L'ÉCOLE

—

A vingt pieds du chemin, tout droit devant l'église,
Proprette, et tous les ans reblanchie à la chaux,
Notre maison d'école avait deux portes grises,
Et, jusque sur son toit balançant leurs rameaux,
Trois grands saules touffus y faisaient de l'ombrage.
Au pied de la falaise où se bornait la cour,
L'Etchemin déroulait, entre ses hauts rivages,
Son écharpe d'argent aux gracieux contours. . .

Bref, l'école était gaie. . .autant qu'elle peut l'être:
—Pour un gamin, l'école est un peu. . .la prison!
Car laisser là le jeu pour apprendre ses lettres,
Quitter pour quatre murs les larges horizons,

Et les feuilles des fleurs pour les feuillets du livre,
C'est dur! Et préférer au babil des oiseaux
Les sons rudes des mots que du doigt il faut suivre,
Et la leçon du maître au glouglou du ruisseau;
Se lever grand matin, chaque jour être à l'heure,
Changer un peu de mère en changeant de foyer,
Et, lorsque pris d'ennui le cœur éclate et pleure,
Se sentir loin des siens, n'avoir pour essuyer
Ses larmes que la main d'une femme étrangère,
Des braves penseraient que c'est là souffrir trop...

—Que de pleurs ont mouillé les pages des grammaires!
Chers petits écoliers, vous êtes des héros!

Mais l'école n'a pas que ces minutes sombres:
Le bonheur—combien grand!—de savoir sa leçon,
Dissipe en un clin d'œil les plus épaisses ombres,
Et met de la clarté dans l'austère maison...
O le premier succès, et la première image!
O l'accueillant regard du maître satisfait,
Quand nous avions, un grand quart d'heure, été bien sages!
Et cette voix de Dieu qui nous dit: C'est bien fait!

O la bonne visite—et combien paternelle!—
De Monsieur le Curé, cet ami des enfants!
Et les joyeux congés, et la fête si belle
Des prix qu'à nos mamans nous portions triomphants!

—Le succès remporté grandit les âmes neuves,
Et le cœur se dilate alors, plus valeureux,
Aux souffles enivrants des fiertés qui l'émeuvent . . .

Chers petits écoliers, que vous êtes heureux!

***

O maîtres dévoués, femmes au cœur de mère,
Qui faites de l'école un foyer paternel,
Dont l'exquise bonté nous rendait moins amères
Nos immolations, nos chagrins moins cruels;

Vous qui saviez mêler aux conseils les caresses,
Pour former à la fois nos cœurs et nos cerveaux,
Soyez bénis d'avoir usé votre tendresse
A cet âpre travail: nous créer de nouveau!

L'enfant, encor naïf, ignore les épreuves
Et les grandes pitiés qui font jaillir les pleurs;
Candide, il ne sait pas quelles larmes abreuvent
Vos dévoûments féconds, humbles instituteurs.

Aux *pourquoi* de la vie il ne fait que sourire:
Qu'est pour lui le devoir ? qu'est-ce que l'avenir ?...
Courageux, vous passez vos jours à le lui dire,
Sans qu'il puisse jamais, hélas! s'en souvenir!

L'homme, comme l'enfant, n'a guère la mémoire
De vos obscurs labeurs, de vos œuvres sans prix;
Dieu les connaît: cela suffit, et votre gloire
N'est pas moins immortelle, ô maîtres incompris!

***

Enfants, pour les aider dans leur pénible tâche,
Aimez-les; faites-vous pour eux compatissants,
Et soyez-leur soumis: se révolter est lâche.
Voulez-vous être heureux, soyez obéissants!

Écoutez leur voix grave enseignant dans l'école:
Cette voix qui résonne à ce nouveau foyer,
C'est le prolongement de l'auguste parole
Qui vous avait appris à vous agenouiller!

Petits, vous grandirez, et votre enfance heureuse,
Fleur tendre et parfumée, hélas! se flétrira:
Que votre âme toujours se montre généreuse,
Et jamais votre cœur, enfants, ne vieillira.

. . . .

Plusieurs qui m'ont instruit dorment au cimetière;
Mon école est tombée en débris vermoulus...
Pour mes vieux maîtres morts j'offre à Dieu ma prière,
Et je pleure en rêvant aux murs qui ne sont plus...

LA GUERRE DES NATIONS

—

Confusi sunt sapientes, perterriti et capti sunt : verbum enim Domini projecerunt, et sapientia nulla est in eis. (*Jér. ch. VIII, v. 9,*)

Fléau dévasteur, monstrueux ouragan
Qui courbes sans égard tant de fronts arrogants,
Viens, frappe et purifie, ô guerre!
N'es-tu pas la souffrance et l'expiation,
Cautère que Dieu met au cœur des Nations
Pour les guérir et les refaire ?

Hier vous arrachiez, peuples dominateurs,
Pour les mettre au rebut, tout humides de pleurs,
Leurs vieux drapeaux aux peuples libres;
Vous promeniez le fer implacable, fatal,
En Lorraine, à Dublin, de l'Alsace au Natal,
De Varsovie aux bords du Tibre.

Malgré les cris d'horreur, et malgré les sanglots,
Vos rapts, légalisés par de honteux complots,
Devenaient vos titres de gloire!
Et, pour jouir sans peur de l'ignoble butin,
Vous l'aviez, à La Haye, en vous donnant la main,
Drapé d'une paix illusoire.

Mais quand les orphelins, hâves et nus, pleuraient,
Lorsque, loin du pays, les exilés priaient,
Mourants, presque sans espérance,
Dieu qui cueille les pleurs et console les deuils,
Irrité des défis de votre fol orgueil,
Dieu préparait la délivrance!

Non contents, fils ingrats, de braver l'Éternel,
Vous êtes restés sourds aux avis maternels
Donnés par la Vierge de Lourdes . . .
Cette Mère qui prie et ne sait que bénir,
Souffre, hélas! mais ne peut aujourd'hui retenir
La main qui frappe, juste et lourde.

Va donc, fléau de Dieu qui prépares la paix,
Va, hâte-toi! la nuit étend son voile épais
Sur la grande âme des patries!...
Tel un éclair immense entr'ouvre l'horizon,
Ton glaive peut encore entr'ouvrir la prison
Où meurt la liberté flétrie.

C'est toi qui vas donner, par le fer et le feu,
Au monde des héros, et des martyrs à Dieu,
Guerre qui brises sans détruire!
Toi seule peux forger, dans tes longues horreurs,
Ces hommes vraiment beaux, ces chevaliers sans peur,
Que la paix n'a pas su produire.

Morts ou vifs ils sont grands: tu peux compter sur eux,
Dieu juste qui permets ces carnages affreux
Pour leur salut et pour ta gloire!
Courant sur l'ennemi, braves, d'un pas léger,
Ils vont, sans le savoir, vers Toi, le cœur changé,
Même battus, à la victoire!

Le Français ou l'Anglais, le Russe ou l'Allemand,
Tu les accueilles tous, ô Christ, également,
Au pied de ta croix rédemptrice...
Dans l'horrible lueur du sanglant horizon,
Fais-leur voir ta Beauté, montre-leur ce qu'ils sont,
Pour qu'ils adorent ta Justice!

Pour que, plus éclairés, et soumis à ta Loi,
Ils vivent en s'aimant, et n'aient d'espoir qu'en Toi
Aux heures sombres des défaites;
Pour qu'ils ne tentent plus, connaissant les revers,
De courber sous leur joug, en les chargeant de fers,
Les victimes de leurs conquêtes;

Pour qu'on ne pleure plus sur une Alsace en deuil,
Qu'on voie enfin sortir, vivante, du cercueil,
La Pologne martyrisée;
Que la France tombée—ô comme Dieu punit!—
De ses rois très chrétiens jusqu'à Viviani,
Se relève immortalisée!

Pour qu'au fond de son ciel, hélas! presque fermé,
Tu puisses, Dieu clément, de nouveau rallumer
Toutes les étoiles éteintes;
Et que, dans la clarté de leurs longs rayons d'or,
Reviennent de l'exil, pour la sauver encor,
Ses prêtres et ses vierges saintes!

Que l'Irlande asservie obtienne d'Albion
La liberté de vivre au cœur des nations,
Sans entraves et sans tutelle;
Et pour que l'Italie—ô fécond repentir!—
Remette sa couronne au Pontife martyr,
Et Rome à l'Église immortelle!

———

HÉROÏSME

—

Une Mère Belge à son Fils

Quand le canon foudroie un injuste agresseur [1],
Prête l'oreille, enfant, à sa voix de tonnerre;
C'est pour nous protéger contre un peuple oppresseur,
Que de nos fiers soldats le sang rougit la terre.

Regarde! en rangs compacts s'avance l'ennemi!
Il vient jeter le deuil en notre âme meurtrie;
Sous son joug insolent nous aurions trop gémi:
C'est l'heure de mourir pour sauver la patrie!

---

(1) Invasion de la Belgique par les Allemands, en 1914.

Au moment du danger le ciel veille sur nous:
Qu'importent des tyrans et le nombre et la rage!
Dieu défend l'opprimé qui l'invoque à genoux;
Il nous préservera d'un honteux esclavage.

Pour forcer ces félons au respect des traités.
Puisqu'il faut, ô mon fils, affronter leur mitraille,
Va, je te bénis, va sur le champ de bataille,
Cueillir pour toi l'honneur, pour tous la liberté!

LE DIEU ALCOOL

—

Il faisait nuit. Un monstre aux glauques tentacules
M'apparut. Je lui dis: "Monstre, quel est ton nom?
—Lis!"—Et, dans l'ombre épaisse où l'horreur s'accumule,
J'épelai, frémissant, six lettres sur son front...
Puis, d'une horrible voix grondant comme un tonnerre,
Il dit:
"Je suis la pieuvre aux mille bras visqueux;
"J'ai du sang pour breuvage, un bouge pour repaire;
"Je fais du brave un pleutre, et du richard un gueux.
"Mon souffle corrosif porte la flétrissure
"Du père alcoolique au front pur de l'enfant;
"Malheur à qui je fais ma cruelle morsure!
"Je suis un roi maudit mais toujours triomphant...

"Je suis le destructeur implacable et vorace
"Des peuples imprudents tombés entre mes mains;
"Je me ris de l'honneur, et je ravis aux races
"Fières de leur passé leurs héros de demain.
"Je suis le pourvoyeur des mornes cimetières;
"J'escalade les murs; je brise les remparts,
"Et j'assaille sans peur palais comme chaumières,
"Car mes bras sont partout, ma tête nulle part...

"Dans l'ignoble plaisir j'assassine la joie;
"Je jouis du malheur, je ris sur les tombeaux;
"Et pour tarir la vie en d'innocentes proies,
"Je verse mon venin à l'enfant au berceau...
"J'arrache, dédaigneux,—et c'est ma joie amère—
"Aux murs les crucifix, dans les âmes la foi;
"J'avilis la famille, et fais pleurer les mères,
"Dans les foyers éteints où j'impose ma loi...

"—Ecoute encor: Je suis un dieu! Si l'on m'attaque,
"Je fronce le sourcil, et l'on tombe à genoux;
"ALCOOL est mon nom; c'est en vain qu'on me traque:
"Je suis la Mort; je suis Satan; prosternez-vous!..."

***

—Halte-là, répondis-je, halte-là, bête immonde!
Ce qui fait ton pouvoir c'est notre lâcheté:
Ta bave a pu souiller quelques fleurs en ce monde,
Mais ne saura jamais perdre l'humanité...
Rentre dans ton repaire, et trève à tes bravades!
Paroisses et cités se liguent contre toi:
Démon, tremble de voir cette immense croisade
Ayant le Christ pour chef, l'abstinence pour loi!
Crains l'homme qui se lève, armé de la Croix Noire,
Pour défendre à la fois sa vie et son honneur!
Hier tu triomphais, aujourd'hui la victoire
Chante sous l'étendard béni du Sacré-Cœur!

***

Chassez, ô citoyens, des foyers où l'on pleure,
Ce dieu qui les a faits pauvres et désolés!
L'Église et le pays vous ont crié: c'est l'heure!
A ce vibrant appel, braves Ligueurs, allez!
Ne tremblez pas devant les hurlements féroces
Du monstre qu'il vous faut à tout prix écraser!
Vous avez trop longtemps subi son joug atroce,
Sachez donc aujourd'hui fièrement le briser!

LE " BIEN " PATERNEL

—

"—Votre père cultive-t-il le sol ?
"—Oui, répliquai-je, et il est très heureux.
"—Suivez son euemple, mon cher ami, n'abandon-
"nez jamais la terre et la tradition paternelle..."
R. Bazin.

I

Baptiste avait seize ans. Grâce à la vie austère
Des défricheurs durcis aux travaux de la terre,
Il pouvait, sans fatigue, et dès avant le jour,
Conduire la charrue au temps dur des labours.
Il préférait les champs—est-ce mal ?—à l'école...
Pouvait compter, lire, et mieux creuser des rigoles.
S'il ignorait l'algèbre, il savait qu'être heureux
C'est être honnête et fier, se contenter de peu,
Et se sentir, enfant, déjà propriétaire
Des champs aux moissons d'or défrichés par le père;

C'est pouvoir, à seize ans, montrer à ses amis
Son cheval, *ses* grands bœufs, *son* troupeau de brebis,
Et dire: l'an prochain, *nous* sèmerons d'avoine
Deux arpents d'abatis. . .
Oh! le beau patrimoine,
Oh! l'accueillant chez-soi que le "bien" paternel!
Doux babil au foyer, gai travail sous le ciel,
Vie en famille, amour, respect, fraternité,
Tant de bonheur s'y loge avec la liberté!

Baptiste, enfant docile, était heureux. Son père,
Pensif, rêvant pour lui d'un avenir prospère,
Travaillait sans relâche: il fallait "rencontrer",
Chaque année. . . Or la somme était grosse; et tirer
Tous les ans du gousset cent piastres pour les rentes,
Puis vivre, c'est très dur parfois. . . Et si les ventes
Vont mal, si les crédits sont nombreux et trop longs,
La ruine vient vite au foyer du colon!
Et souvent, par malheur, il suffit que la grêle
Hache le champ de blé, que la récolte gèle,
Ou que la maladie, hélas! entre au foyer,
Pour qu'un fier "habitant" devienne un journalier. . .

Malgré le dur labeur de l'enfant et du père,
Un jour,— ô deuil affreux!—on dut vendre la terre...
Et Baptiste put voir "son bien", tout "son roulant"
Aux mains d'un créancier, son avenir croulant
Dans cette catastrophe avec ses joyeux rêves!

Mais dans son cœur brisé l'espérance se lève,
L'espérance des forts qui meut la volonté,
Et fait braver, joyeux, le malheur redouté:
"—C'en est trop», cria-t-il, «comptez sur moi, mon père;
"Votre fils, Dieu m'entend, rachètera la terre!"
"—Sois béni", dit le père à son fils à genoux,
"Le ciel te garde, pars!...et bientôt reviens-nous!"

Et l'enfant, consolé, mais l'âme encor meurtrie,
Quitta pour d'autres cieux le ciel de sa patrie...

II

Comme il souffrit, là-bas, au souvenir des jours
Passés au gai soleil, lorsque "ses" grands bœufs lourds
Parmi l'âcre parfum des trèfles et des herbes,
Traînaient graves et lents les *paniers* pleins de gerbes!
Mais que ne peut souffrir l'homme au geste viril
Qui dit: Je veux! qui, dans son volontaire exil,
Garde le souvenir de sa mère qui pleure,
Du père qui l'attend, de la vieille demeure
Où vit un nouveau maître, et qu'il veut racheter!
Nuit et jour il peine, et, sans jamais s'arrêter,
Entasse les écus... A combien d'avanies
S'expose sa fierté pour cette œuvre bénie?
Il ne sait ou l'oublie... et trouve tout léger:
La fatigue et la faim, l'orgueil de l'étranger,
Le travail épuisant, l'air impur de l'usine,
Tant son noble projet l'absorbe et le fascine!
Et les matins, hélas! en ce pays lointain,
Monotones et lents, succèdent aux matins...
Et chaque jour d'exil plus lourdement écrase
Ce brave cœur d'enfant qu'un grand amour embrase...

Mais Baptiste est de ceux que la douleur grandit,
Que l'obstacle provoque, exaspère, enhardit;
S'il pleure quelquefois, il travaille sans trève,
Se console en pensant à "son bien" qu'il dégrève:
«Mes beaux jours reviendront, se disait-il, ardent,
Et je les reverrai bientôt, le ciel aidant,
Ces champs, ce toit où j'ai vécu, la vieille église,
Moi qui depuis dix ans si loin d'eux agonise!»
Et, le soir, solitaire, il recompte, fiévreux,
L'or pur de la rançon, prie, et s'endort heureux.

III

S'il est bon que parfois de pleurs l'homme s'abreuve,
Dieu met quand il le faut un terme à son épreuve.

Du généreux enfant l'exil allait finir,
Et ses beaux jours enfuis demain lui revenir.
Un matin —ô joie!—à Baptiste on vint apprendre
Que le "bien" paternel enfin était à vendre...

Adieu les campagnons et les murs enfumés
Où depuis si longtemps il vivait enfermé!

«Salut, ô mon pays, mon foyer, ma province!
Chez soi vivre de peu c'est encor vivre en prince,
Dit-il, le cœur ému; je retourne vers vous,
Devant le même autel me remettre à genoux,
Au village natal reprendre, le cœur leste,
Ma gaîté du jeune âge, et mes travaux agrestes;
Manger à cette table où j'ai vécu seize ans
Le bon 'pain de ménage' et les gros 'pois cuisants';
Refaire au même endroit chaque soir ma prière,
Et dire comme alors, enfant, mon *Notre Père*...
Non, vous ne savez pas comme il est amer, vil,
Le pain deux fois gagné que l'on mange en exil;
Dur ce travail d'esclave, alors qu'en l'âme vibre
Le souvenir des jours indépendants et libres!..»

O bonheur du retour! Son père l'attendait,
Vieilli mais rayonnant; sa mère lui tendait
Ses bras comme autrefois... Quelle douce allégresse
En ces cœurs si longtemps en proie à la tristesse!
Sous le toit reconquis, Baptiste, heureux et fier,
Oublie, obscur héros, les angoisses d'hier...

Il fit renaître aux champs les moissons odorantes,
Revit comme jadis les charrettes pesantes
Transportant les blés mûrs dans "son bien" racheté,
Et vécut dans la joie et la prospérité. . .

IV

O jeunes Canadiens, voilà votre modèle!
Si, loin du cher foyer, le devoir vous appelle,
Allez! mais gardez bien—c'est pour votre bonheur—
Son souvenir vivace au fond de votre cœur!
Le souvenir charmant de vos jeunes années,
De la mère et des sœurs, des caresses données,
De l'enfance paisible à la maison, aux champs;
Le souvenir du prêtre, et de ces pieux chants
Entendus à l'église et redits en famille,
Et vous préférerez à l'écu d'or qui brille,
Les plaisirs sans remords qu'on goûte près des siens,
Et, bénis au départ, vous reviendrez chrétiens. . .
Parmi l'orgueil du luxe et l'amour du bien-être,
Vous vivrez la vie humble, austère, des ancêtres;

Fiers et probes comme eux, loyaux et toujours droits,
Fidèles au devoir, défenseurs de vos droits,
Comme eux vous aimerez cette terre bénie
Qui garde leurs tombeaux... le sol de la patrie!

L'un des plus grands bonheurs que l'on ait sous le ciel,
C'est de vivre et mourir sur le "bien" paternel.

———

À

Son Éminence

LE CARDINAL LOUIS-NAZAIRE BÉGIN

à l'occasion de son élévation au cardinalat
le 25 mai 1914.

—

A l'hymne qui pour vous s'élève triomphal,
Eminence, souffrez que la voix solitaire
Des monts frileux[1] unisse, agréste mais sincère,
L'hommage humble et discret de son chant filial.

La Pourpre vous honore, et le manteau royal
Va bien à votre épaule... et pourtant, toujours père,
Vous préférez encor le titre moins austère
De Pasteur vigilant, mais doux et cordial...

1. Saint-Tite-des-Caps, dans les Laurentides.

Ah! nous le savons bien, cette rouge auréole,
O Prince, n'est pour vous qu'un douloureux symbole
Dont nous n'entrevoyons que le vermeil éclat...

Mais, désireux surtout d'ennoblir notre histoire,
Vous avez accepté, pour nous, l'insigne gloire,
Et, pour vous, le fardeau de ce cardinalat!

ANTISCOSTI[1]

—

A. M. L.-O. Commettant,
gouverneur de l'Ile.

Ile d'Anticosti, reine du Saint-Laurent,
Au sein riche et fertile, à l'haleine embaumée,
De ta simple grandeur j'ai su comme on s'éprend,
Lorsque j'ai dû quitter, hier, ta rive aimée!

Ile aux trésors cachés, trop longtemps la terreur
De ceux-là seuls pourtant qui ne t'ont pas connue;
Toi dont le nom jetait l'épouvante et l'horreur,
Je te salue et t'aime avec ta plage nue!

1. Propriété de M. Henri Menier, capitaliste français.

O terre transformée en riante oasis
Que l'océan caresse et baigne de son onde,
Non, tu ne seras plus l'affreuse Némésis
Chargée, un jour, hélas! d'épouvanter le monde!

Personne ne redoute, aujourd'hui, les récifs
Qui firent de tes bords un horrible ossuaire;
Et l'on ne verra plus, en tes sapins, des ifs
Épandre sur ton sol leur ombre funéraire...

Enfin sont revenus tes maîtres de jadis;
Sois heureuse de leur appartenir encore!
Pour nous, nous sommes fiers d'entendre, en ton ciel gris,
Le claquement joyeux du drapeau tricolore!

Et comme il nous est doux, près de ce cher drapeau,
Voir se dresser la croix que *là-bas* on offense,
Et qui reçoit ici, dans ce Monde nouveau,
L'honneur qu'on lui refuse en "notre" pauvre France!



AU CAPRICE DE LA MUSE

POUR UN ALBUM

—

Pourquoi veux-tu donc que ma main
D'un sombre dessin te décore,
O chère page, blanche encore?
Tu le regretteras demain!

Sois pure comme un lis tout plein
Des lueurs pâles de l'aurore;
Ne désire pas qu'on te dore:
Ta beauté c'est ton blanc velin.

Oh! le décor par excellence,
C'est le charme de l'innocence!
Sans lui que sont tous les joyaux:

Grand nom, gloire, beauté, richesse,
Eclat, santé, plaisirs, jeunesse?
Des diamants... mais ils sont faux!

LE MONDE S'AMUSE...

—

Le piano gémit sous des doigts inhabiles,
Et dames et messieurs écoutent, immobiles.
Ensuite on apprécie, on fait montre d'esprit,
Et j'entends applaudir avec beaucoup de bruit...
On rit, on danse, on chante; on veut paraître aimable;
On dit peu ce qu'on pense: on serait détestable;
On mesure sa voix et l'on compte ses mots,
On étale surtout ses atours les plus beaux.
Telle parle musique et pense à sa toilette;
Marthe fait la dévote et jalouse Colette...
A cacher ses défauts chacun met son savoir:
Pourvu que le clinquant résiste pour un soir!

Et c'est ainsi, dit-on, que le monde s'amuse,
Qu'on s'y fait admirer, fût-on même une buse.

Enfin l'on se disperse: une heure va sonner;
Assez d'instants passés à rire, à chansonner.
On sort. Dans le chemin les invités se moquent:
Leurs hôtes, paraît-il, ont des travers qui choquent:
"—Stéphanette a le cœur aussi sec que l'esprit,
Et son rire agaçant résonne comme un cri...
—Agathe est plus ouverte et moins prétentieuse,
Mais... quand vous la verrez soudain sombre et boudeuse,
Prenez garde! une "mouche" a passé sur son nez.
Et ses amis, bien sûr, vont être soupçonnés...
—Certes, toutes les deux sont pieuses et sages,
Et nous ne disons pas: ces filles sont volages,
Mais!..." Et voilà le sot et détestable "mais"
Qui transforme en *je hais* le mot divin *j'aimais*...
On parle des amis, on médit, on pérore,
A leurs défauts connus l'on en ajoute encore;
On les flattait tantôt, on s'en rit à présent.

Le monde aime toujours à parler d'un absent:
Il cherche à déchirer, il a la dent maligne;
Mais pour faire une dupe il n'a qu'à faire un signe...

Délivré pour jamais de ses appas trompeurs,
Heureux l'homme qui vit bien loin de ses clameurs!
Si le bruit du salon vient jusqu'à son oreille,
Il ne s'en trouble pas; il se recueille et veille.
Il comprend, grâce à Dieu, le vide des plaisirs,
Et son cœur se nourrit de plus nobles désirs.
Tout lui paraît bien faux, bien triste et bien futile:
Ces toilettes, ces cris, ce tapage inutile,
Ces danses et ces jeux, ces acclamations,
Et plus fausses encor ces protestations
D'éternelle amitié, d'amour à toute épreuve,
Qui s'envolent soudain dès qu'on en veut la preuve...

Il s'y mêle parfois, mais pourtant il le fuit...
Et, vivant dans le monde, il ne vit pas de lui.

RAYON DE PRINTEMPS

MARS

Le renouveau commence. Avant de disparaître
La neige se dissout et gicle sous le pied;
Des rayons plus hardis dansent dans ma fenêtre,
Et Mars fait mine un peu de nous prendre en pitié...

Oh! l'on grelotte encor, parfois, avant que d'être
Tout à fait dégourdis au souffle printanier;
Mais enfin le soleil, la pluie aidant, pénètre
L'épais manteau qu'Hiver porte depuis janvier.

Il nous faut bien, hélas! malgré les gais présages
De maints devins, subir ce détestable usage
Qu'ont nos printemps frileux de se moquer de nous!

Nos rêves sont ainsi pleins de vaines promesses;
Le bonheur fuit toujours, et notre âme, sans cesse,
En poursuit le mirage éblouissant et doux. . .

UN PIQUE-NIQUE

—

Dès l'aurore on est prêt, et de dame Paresse
On méprise une fois la perfide caresse...
On part, soleil levant. Fraîche brise. Les champs
Ont plus d'arôme, et les oiseaux de plus doux chants,
Lorsque, les foins coupés, reparaît la verdure...
Cahotés sur les bancs d'une lourde voiture,
Les gais *pique-niqueurs* caquètent fermement.
Chacun fait de son mieux, sans penser seulement
Aux œufs, aux fruits, au lait, à maintes friandises
Qui menacent, ma foi, de faire des bêtises...

Voici l'endroit propice. Il est encor matin.
Vite, on met tout en ordre; on coupe du sapin;
Sur un lit de rameaux odorants l'on dépose
Bouteilles et paniers. On court, on chante, on cause:

C'est un gai tourbillon de cris et de bons mots.
Qu'importe alors toilette ou bosses aux chapeaux!
Qu'on se *déguinde* un peu sans jouer au grotesque:
Le rire épanoui vaut bien l'air pédantesque. . .
Et quand monte à la joue un plus vif incarnat,
Pourquoi se demander quelle tournure on a. . . . .

—Combien de libertés trop de luxe emprisonne!
Combien de plaisirs purs l'amour-propre empoisonne!—
Allons, je philosophe! et ce n'est pas le temps;
Attendons à plus tard. . .quand j'aurai soixante ans!
Alors. . . alors, mon Dieu, que ce sera terrible!
. . .Si rien ne s'est changé, ni l'archer ni la c ble!

Comme la charité fait les bonheurs complets,
Pour le pauvre on réserve et gâteaux et poulets.
Puis, en voiture tous! car le soleil décline,
Et l'ombre s'accentue au flanc de la colline.

On revient au village heureux et tout refait;
Et, pour un pique-nique, enfin, c'était parfait.

L'ORAGE

—

Le ciel est lourd. Les champs, à la chaleur brûlante,
Sont desséchés. De gros nuages, pesamment,
Se traînent vers le sol, et leur masse accablante
Etouffe au cœur des bois les gais bruissements.

Dans l'onde qui sommeille entre deux rives mortes,
A l'ombre des pins verts s'unit l'ombre des cieux;
Par le village on ferme et fenêtres et portes,
Et les oiseaux, craintifs, restent silencieux.

Le vent du large plie, au front des promotoires,
Les grands arbres noueux qu'il tord à les briser;
Et, sur les trottoirs gris mettant des taches noires,
De larges gouttes vont brusquement s'écraser.

La foudre, au loin, sinistre, enfle sa voix tonnante,
Puis tout devient confus: l'orage bat son plein;
La pluie étend partout et vague grisonnante,
Et les ruisseaux gonflés inondent les chemins.

Derrière la nuée où mugit la tempête,
Le ciel n'a pour rayons que des lueurs d'éclair;
Le chêne foudroyé penche, mourant, sa tête,
Et ses grands bras meurtris tristement battent l'air.

Chassés par l'ouragan qui ravage la terre,
Des animaux, par groupe, errent, épouvantés;
L'homme lui-même tremble, et la voix du tonnerre
Lui semble être la voix du Seigneur irrité. . .

Mais l'azur reparaît, et la tempête achève;
Un rayon de soleil fait chanter les oiseaux
Dans les bois rafraîchis où la brise se lève,
Et l'eau reprend son cours au milieu des roseaux. . .

Semblable à la tourmente, et comme elle rapide,
L'épreuve passe, et laisse en l'âme une clarté...
Et de chaque heure alors plus calme et plus limpide,
Nous tissons, dans la paix, des jours d'éternité...

UN SOIR AU BORD DE LA MER

Souvent l'on t'a chantée, et je viens sur ta plage,
O Mer, seul et pensif, écouter à mon tour
Tes soupirs ou tes cris, ton murmure ou ta rage...
Je viens te contempler au déclin de ce jour.

Tu m'apparais bien belle en ta vague écumante,
Au souffle des autans quand s'effrangent tes flots;
Mais combien plus, ce soir, à la lueur mourante
Du soleil qui se fond dans l'azur de tes eaux!

Là-bas, à l'horizon, sur de frêles nacelles
Se bercent, somnolents, les rameurs fatigués,
Et le vent chaud m'apporte, affaiblis, sur ses ailes
Leurs francs éclats de rire et leurs refrains si gais.

Quelques oiseaux tardifs, perchés sur la falaise,
Accompagnent de loin les chansons des pêcheurs. .
Le soleil immergé vient d'éteindre ses braises,
Et la bruine épand son humide fraîcheur.

Les voiles une à une ont atteint le rivage:
Plus de joyeuses voix; tout se tait, c'est la nuit.
Dans ce calme apaisant je n'entends sur la plage
Que la brise qui chante, et l'onde qui bruit . .

***

Mais quand le jour s'est tu, la mer me parle encore!
Dans l'ombre enveloppante où mon regard se perd,
Au rythme lent du flot, sa voix, triste et sonore,
Résonne comme un glas sur l'abîme entr'ouvert.

Cette plainte lugubre endolorit mon rêve:
Tout riait; maintenant tout pleure au fond de l'eau. . .
—La mer, comme nos cœurs, chante ou gémit sans trève,
Et, comme nous, connaît le rire et le sanglot . . .

Tantôt miroir limpide où tremblent les étoiles,
Tantôt chaos informe aux grondements vengeurs,
Elle berce à la fois la barque aux blanches voiles,
Et l'épave sinistre au gré des vents rageurs.

Ensevelis vivants au cours d'un gai voyage,
Les naufragés sont là, dans leur mouvant cercueil...
Et la mer, impassible, argente encor la plage
De son onde brisée aux roches de l'écueil.

Seul l'astre de la nuit, sur cette immense bière
Projette sa lueur, comme un pâle flambeau;
Et le flot assombri me semble être un suaire
Sur l'abîme jeté, comme un tombeau.

***

Mais que ta vague, ô Mer, avec fracas se brise,
Ou, le soir, doucement, s'apaise pour chanter,
Et mêle son babil au soupir de la brise,
Sa voix toujours m'est chère, et j'aime à l'écouter!

Je voudrais sur tes bords demeurer, solitaire,
Et là, sans fin, de ton azur remplir mes yeux...
—L'homme qui te contemple oublie un peu la terre:
L'aspect de ta grandeur le fait rêver au cieux!

L'ÉPIDÉMIE DU VACCIN A QUÉBEC

(AUTOMNE 1901)

—

Québec était dispos. Jamais les maladies
N'avaient tant respecté les fragiles mortels!
Roux et Pasteur dormaient au fond des pharmacies
Comme d'heureux pochards aux buvettes d'hôtels...

Les "pointes" de Gauvreau ne seraient plus, il semble,
Qu'inutiles objets dont la mode a passé,
Qu'un collectionneur étiquète et rassemble,
Et qu'on lorgne, distrait, lorsqu'on n'est pas pressé.

Mais ce sommeil émut la gente médicale,
Et doctes médecins, pimpants, cirés, gantés,
Décrétèrent—c'était mesure radicale—
Que tous les citadins étaient des picotés!

Or, de picote alors pas un grain dans la ville!
"—Ah bah! nous l'y mettrons! Jouons notre va-tout!"
Et les voilà, lancette en main, tous à la file,
Dans l'hôpital, au club, sur les chemins, partout!

"—A l'œuvre! vaccinons au nom de l'hygiène!"
On fit beaucoup d'argent... et point de guérisons!
Tout marchait à souhait depuis une semaine,
Quand le ciel s'assombrit, soudain, à l'horizon..

—Les gens n'aiment pas ça, voyez-vous, qu'on les saigne
Pour renfler son gousset ou se faire du nom..
Au lieu d'infolios le bon sens les enseigne:
En vain Turcault dit oui, quand le bon sens dit non!—

Or donc, si par Laurent on s'était laissé prendre,
Par malheur le vaccin "prit" trop bien, paraît-il;
Les vaccinés, mourants, finirent par comprendre
Qu'on les empoisonnait, de par décret civil!

Le nuage où grondait une juste colère,
Dans les esprits montés creva comme un abcès,
Et les convalescents, furieux, réclamèrent
Leur liberté de vivre... à grands coups de procès!

Alors les *vaccineux*, guéris de leur marotte,
Fermèrent, pris de peur, lancette et magasin...
Ils avaient sur placards écrit le mot: *Picote*,
Un loustic ajouta: *Résultat du vaccin!*

LA LIGNE ET LE FUSIL

—

Nous partons; c'est le jour depuis longtemps fixé.
Le flot de tout poisson sera débarrassé...
On se le promet bien! Nous pêcherons la truite,
D'abord; nous chasserons le volatile ensuite.
Voilà le plan tracé; nous l'exécuterons
Envers et contre tous, au nez des moucherons!

Voilà que tout est prêt: engins de toute sorte,
Appas, lignes, fusil, sont là près de la porte.
Une voiture attend... et les poissons aussi...
En route!— Hélas! le cœur me manque: aller ainsi
Ravir tant d'innocents à leur douce existence!
Mais il le faut, demain c'est un jour d'abstinence...

Collines et maisons passent devant nos yeux;
Tout est gaîté, parfum, et dans l'onde les cieux
Se mirent. Dans les champs triturés par la herse,
La semence descend comme une riche averse;
Les laboureurs joyeux chantent en travaillant,
Et les petits oiseaux roucoulent, égayant
Les bosquets...

Ces beautés font oublier bien vite
Les horreurs de la chasse et la pêche à la truite!
Contre cette faiblesse il fallut réagir:
—S'il est bon de rêver, il est meilleur d'agir!
Que diable! on s'endurcit lorsqu'on est sous les armes!
Je reviendrai demain pour jouir de ces charmes:
Allons! pour aujourd'hui, dis-je aux arbres musards,
Nous sommes des Nemrods, et non pas des Ronsards!—

***

Nous longeons, attentifs—le curé, son vicaire—,
Le cours d'eau recherché, la fameuse rivière
Où d'énormes brochets, carpes, truites, saumons,
Attendent sans frémir nos plus cruels sermons...

Le soleil est brûlant, et l'eau pas assez haute;
Comme deux fiers guerriers nous marchons côte à côte,
L'arme au poing: nous devions en imposer..." —Voilà
L'ennemi! je le vois dans cette fosse, là,"
Dit monsieur le curé. Mon cœur bat, je me penche:
" —Je vois rien", lui dis-je. "—Attendez! cette branche
Est à merveille, ici; dans l'ombre qui s'étend,
Le poisson nage en paix lorsque la mort l'attend...
J'y cours!"—L'instant d'après une splendide truite
Frétillait à mes pieds... Mon cœur battit plus vite:
C'est pénible vraiment, me dis-je, mais enfin
Pourquoi gloutonnement calma-t-elle sa faim?
Elle avait beau, sans doute, aller, venir... mais mordre!
Encor si la pauvrette en avait reçu l'ordre!
Mais que m'importe, allons, nous aussi, guerroyer;
Le sort en est jeté, d'audace il faut payer!
Nous étions les plus forts, ce me fut donc facile,
—Ainsi l'homme souvent rend le faible docile...—

Nous allâmes bien loin, au fond de la forêt,
—Une lieue—hameçon ou fusil toujours prêt.
Fourrés épais, profonds; cascades, noirs abîmes,
Rien ne nous arrêtait: nous cherchions des victimes!

La ligne et le fusil vraiment eurent beau jeu,
Et les poissons dans l'eau ne virent que du feu...
C'était terrible, quoi! nos ennemis frémirent!
Par centaines en vain contre nous ils s'unirent;
De partout fallait voir si nous les délogions!
Et nous n'étions que deux contre des légions!...

Enfin, moulus, restés, à l'ombre du feuillage
Nous comptons les doux fruits de notre brigandage:
" -Je compte trente, moi; vous, monsieur le curé?
—Moi, c'est soixante-huit, brochet, truite ou barré.
Comptons votre gibier...—Voici ma gibecière;
Hélas! je ne l'ai pas convertie en civière!
Non, je n'ai pas été chanceux, je le veux bien...
Quand un fusil 'repousse', allez, on ne peut rien."
(On excuse souvent ainsi sa maladresse!)
Vraiment pour le gibier je fus d'une tendresse!...

Mais le soleil descend; c'est l'heure du retour;
Ce jour-là, malgré tout, pour moi fut un beau jour.

Voilà la grande route, allons, vite, en voiture!
Adieu gibier, poissons, bois, sauvage nature!

Là-bas, dans les bosquets d'où notre vieux clocher
Émerge, les maisons nous semblent se cacher.
Le crépuscule, à l'heure douce où tout repose,
Donne à l'onde sans ride une teinte de rose...

Nous y retournerons, enfin, c'est bien permis;
Mais je viserai mieux, je me le suis promis!

APRÈS AVOIR LU...

Relisez ce discours sur le Parler français[1],
Si d'aventure il vous advient d'être morose...
Monsieur Chouinard est "rond", perspicace à l'excès,
Et fait de la malice à l'essence de rose...

Il rajeunit l'idée en blaguant le lecteur,
Et lorsque, par hasard, on est pris d'un fou rire,
L'œil calme et la main sûre—on dirait un docteur—,
Il perce un préjugé d'un coup de sa satire.

---

1. Conférence donnée par M. Ephrem Chouinard, sur le Parler français, à la salle des Chevaliers de Colomb, Québec, le 10 avril 1912.

S'il n'aime pas Rivard, et trouve bien cruel
Ce puriste qui sarcle —hélas! fort à son aise —
L'affreux jargon écrit par trop d'industriels,
Il en veut aux curés qui parlent "à l'anglaise"...

Et, certe, il a raison... mais Rivard n'a pas tort!
Qu'Éphrem blâme les sots qui, vivant dans "la haute",
Parlent mal le français, je l'applaudis bien fort;
Mais il faut que tous soient fustigés côte à côte!

Avocats, magistrats, industriels, marchands,
Curés et médecins, à tous la bastonnade!
Il faut parler français au Palais comme aux champs,
En vendant du *shirting* ou de la limonade!

Pour atteindre ce but, messieurs, unissez-vous!
Votre œuvre est belle et difficile. La critique
Persévérante, juste et bonne contre tous,
Bien comprise à la fin restera sans réplique.

Oh! l'heureux écrivain de ces jours désirés
Que déjà l'on voit poindre! En un vocabulaire
Plus riche il trouvera des mots si mesurés
Qu'il pourra, d'un seul coup, reprendre, instruire . . .et plaire!

A *L'OISEAU-MOUCHE* [1]

(Changement d'adresse)

—

M'avait-il oublié le gentil *Oiseau-Mouche*,
Ou l'avais-je blessé ?... je n'entrevoyais plus,
Si ce n'est par hasard, son petit œil farouche,
Tout plein — il me semblait — de reproches voulus...

A la place d'honneur, dans plus d'un presbytère,
Maintes fois je l'ai vu près d'un vieux *Saint-Thomas*,
Ou, là, sur le bureau, non loin d'un bréviaire;
Mais jusque dans ma chambre il ne revenait pas!

---

1. Petit journal publié au Séminaire de Chicoutimi.

Ceux qui le recevaient l'aimaient avec tendresse;
Moi, j'espérais en vain son retour, chaque mois. . .
Avait-il — c'est possible — oublié mon adresse
Qui pourtant, en trois ans, n'a pas changé trois fois ?. . .

Aujourd'hui, j'en suis sur, ce n'était pas malice
S'il ne revenait plus: le petit me cherchait
D'une paroisse à l'autre, et d'office en office;
Enfin il m'a trouvé, comm'ça, par ricochet!

Et s'il veut derechef babiller en mon gîte,
Et m'égayer encor de son caquet mutin,
Puisqu'il sait maintenant où je suis, qu'il évite
De me chercher partout sauf à Saint-Augustin!

LES MÉDECINS ET LES MICROBES

—

. . Ridentem dicere verum,
Quid vetat! (HORACE)

(Dialogue)

LES MÉDECINS

La Science a parlé, c'est l'heure de la lutte!
Nous, doctes médecins, nous voulons votre mort,
Et nous vous traquerons jusqu'en la pauvre hutte:
Bacterie ou microbe, acceptez votre sort!

LES MICROBES

Voyons, hommes de la science,
Pourquoi cette soudaine ardeur ?
Au moins nous frappons en silence,
Et vous tuez avec fureur. . .
C'est là toute la différence!

Les médecins

Assez, prétentieux! allez-vous maintenant
A notre auguste Corps jeter l'insulte en face ?
Vous ne rirez plus quand, sur le gril vous tournant,
Avant de trépasser vous ferez la grimace!

Les microbes

Votre gril ?... mais vous badinez!
Nous en rions à nous en tordre,
Et nous dansons sur votre nez,
Guettant l'heure de mieux vous mordre:
C'est ainsi que vous nous tenez!

Les médecins

Pour vous soumettre tous à notre autocratie,
Nous répandrons sur vous, insectes meurtriers,
Les terribles poisons de notre pharmacie:
Il faut, entendez-vous, il faut que vous mouriez!

LES MICROBES

Messieurs, tenez, c'est trop de peine:
Nous avons une mission
A remplir malgré votre haine,
Et sans votre permission...

Nous ne sommes pas automates
Qui meurtrissons l'humanité
Dans nos imperceptibles pattes,
Par plaisir ou méchanceté!

Si vous tenez à nous détruire,
Sur le meilleur moyen de tous
Nous consentons à vous instruire:
Contre les vices liguez-vous!

Établissez la tempérance,
Sûr élixir pour la santé!
Et nous fuirons en la présence
D'une discrète austérité.

Opposez donc à la molesse
Qui délibite tant d'humains
Le rude travail qui ne laisse
Que peu d'emprise à nos venins.

—Un dernier mot qui vous regarde:
Pourquoi terroriser les gens
En criant toujours: "Prenez garde
Aux microbes intelligents!

"Ici, là, partout, ils s'entassent;
Voyez, à table, dans vos mets,
Joyeux, repus, ils se prélassent
Comme de sordides gourmets!

"Sur vos meubles, dans votre couche,
Ils sont encor vos compagnons. . .
Vite! une compresse, une *mouche*,
Avant que nous désinfections!"

A l'avenir, point de faux zèle:
Soyez prudents comme il convient;
Soignez ceux que le mal harcèle;
Laissez en paix ceux qui sont bien!

———

RÉMINISCENCES

—

(Souvenir d'un Voyage a la Baie-des-Chaleurs)

Comme il fait bon relire, à la clarté tremblante,
Le soir, d'un livre aimé la page consolante,
Ainsi je prends plaisir, quand le soleil s'endort,
A dire aux jours enfuis de revenir encor...
A peine ai-je parlé, le Souvenir fidèle
Me les ramène tous, oui tous, à tire d'aile,
Et par eux je revis...

Revivre le passé,
C'est donner à sa vie un regard moins pressé,
C'est refaire à loisir, de minutes plus lentes,
Les heures de jadis, joyeuses ou dolentes...

Je revois le village, estompé par la nuit,
Dormant, silencieux, sur la grève sans bruit;
Les débris de la mer, les berges renversées,
La falaise qui croule et les roches brisées;
La mer, la mer géante, étalant à mes pieds
Son blanc collier d'écume aux grains ensoleillés;
La mer qui se fait douce et mollement me berce,
Ou qui, houleuse et sombre au moment de l'averse,
Fait gémir les galets sous ses flots en fureur,
Et charge les échos d'épouvante et d'horreur.

Je revois, balancés entre le ciel et l'onde,
Les goélands au vol lourd, tournoyant à la ronde,
Raser la plaine humide, ou planer dans les airs,
Monter, descendre encor sur l'abîme entr'ouvert,
Scruter les profondeurs de la vague limpide,
Et fondre sur leur proie en un plongeon rapide.

D'ici j'entends encor ces voix, ces bruits charmeurs
Faits de brise embaumée et d'étranges rumeurs,
Qui chuchotent gaîment, sans rompre le silence
Des soirs majestueux tombés sur l'onde immense...

Ma chambrette se peuple à ces gais souvenirs,
Et je revis encor ce temps qui dut finir.
J'écoute avec bonheur, j'écoute mes voix chères:
La voix de l'océan, des brises salutaires;
Celles que l'on entend sur la plage sans fin,
Et qui chantent la nuit, le soir et le matin;
Et la voix des pêcheurs revenant de la pêche;
Et la voix des enfants si suave et si fraîche;
Et la voix de la cloche égrenant sur les flots
Les pieux angélus redits par les échos...

Et rien, dans ce décor, de petit ou d'infime!
Au bord de l'océan tout est grand et sublime:
Tout ce qu'on voit grandit à son immensité,
Et tout ce qu'on entend chante sa majesté!

———

NOVEMBRE

—

LA PLAINTE DU RUISSEAU

L'Été joyeux sommeille, et sa lyre enchantée
Pend, brisée et muette, à l'arbuste effeuillé.
Dans les prés, dans les bois, la vie est arrêtée,
Et l'Automne frileux dévaste les halliers. . .

La sève ne va plus, sous l'écorce rebelle,
Porter aux frondaisons les vivantes couleurs,
Et la brise transie, ouvrant large son aile,
A fui les arbres nus et les jardins sans fleurs. . .

Le ciel est gris; un vent froid siffle dans les branches,
Et le soleil regarde, impuissant, alangui,
La brume et les frimas qui font la terre blanche:
L'automne, en un seul jour, l'automne a tout vieilli!

Pas un chant. Sur le sol quelques feuilles séchées
Tombent: c'est le seul bruit dans le calme des bois...
Tout est morne et glacé. Sur les tiges penchées,
Dans les taillis, plus de verdure et plus de voix.

Le Ruisseau coule encor, mais, dans les herbes mortes,
Son babil ne répond qu'à la plainte du vent:
"Cruel autan, dit-il, ton souffle froid n'apporte
"Que des débris de fleurs à mon cristal mouvant!

"J'aimais à refléter la lumière et l'ombrage,
"J'humectais le gazon moelleux et parfumé;
"Si des rayons trop chauds me desséchaient, l'orage,
"A mon appel, venait soudain me ranimer.

"J'égayais la prairie, et le long de ma rive
"Les oisillons chantaient aux arbres bruissants;
"Maintenant tout s'est tu...seulement il m'arrive
"De sangloter encor dans les bois jaunissants...

“Mais voici l’âpre hiver, et l’aquilon menace
“D’arrêter brusquement mon cours silencieux.
“Le gel met au gazon sa dentelle de glace:
“Pourrai-je, hélas! demain scintiller sous les cieux!...”

***

Le passé, l’avenir sont les deux rives sombres
Entre lesquelles fuit, rapide, le présent;
Et d’une rive à l’autre, emporté comme une ombre,
L’homme accomplit, rêveur, son trajet angoissant.

Lorsque ses jours vieillis, comme l’onde, l’automne,
S’écoulent froids et lourds, jonchés d’illusions,
Il se plaît au babil très doux et monotone
Des souvenirs lointains, en son ciel sans rayons;

Mais quand l’hiver approche, et que la feuille tombe,
Éparse sous la bise, et glisse au fil de l’eau,
Il préfère écouter la voix morne des tombes,
Et mêler sa prière aux plaintes du Ruisseau...

DANS LA TEMPÊTE

J'entends siffler le vent, le vent de la montagne . . .
La nuit sera terrible; et ceux qui sont là-bas,
Sans feu, loin des voisins, ne trembleront-ils pas,
Au sifflement du vent, du vent de la montagne ?

Les arbres dépouillés sont tordus et s'écrasent;
Les toits fléchissent, lourds de neige et de glaçons,
Et les enfants, hagards, grelottent de frisson,
Quand, tordus par le vent, les grands arbres s'écrasent.

Il fait noir; des chemins on ne voit plus la trace . . .
Deux hommes, père et fils, haletants et meurtris,
S'égarent, et personne, hélas! n'entend leurs cris . . .
Dans les chemins "boulants" on ne voit plus leur trace.

Les voyageurs perdus errent à l'aventure;
Des femmes tout en pleurs invoquent Dieu pour eux:
"Sauvez, ô Dieu puissant, de l'ouragan affreux,
Les voyageurs perdus errant à l'aventure!"

Vont-ils périr ainsi, gelés, dans la tempête,
Marchant sans retrouver la route du foyer?...
Ils tombent, demi-morts, l'un sur l'autre appuyé,
Pour périr loin des leurs, gelés, dans la tempête!

La rafale obscurcit encor la nuit sans lune;
La "poudrerie" élève, accumule en gros "bancs"
La neige qui tournoie, échevelée, au vent...
La rafale obscurcit la nuit, la nuit sans lune.

Mais dans une éclaircie à leur secours on vole;
Il est temps! Épuisés, ils dorment engourdis,
Inconscients, tous deux, du péril qui grandit,
Lorsque dans l'éclaircie à leur secours on vole.

. . . .

Le vent souffle toujours, le vent de la montagne...
Auprès des lits bien chauds où sont les voyageurs,
La femme et les petits remercient le Seigneur...
Et le vent souffle encor, le vent de la montagne...

———

LES DEUX SOIRS

—

A M. Pamphile LeMay

I

Par la route déserte où dorment les bruyères,
Ce soir, seul et sans but, le front las, je m'en vais...
A peine si j'entends le bruit très doux que fait
Sous mes pas l'herbe humide, ou le heurt d'une pierre...

Là-bas dans les maisons, on baisse les lumières
Pour prier, recueillis, mains jointes, l'âme en paix...
Dans la nuit qui déroule au loin son voile épais,
Les étoiles là-haut font aussi leur prière...

Déjà la nue éparse au bord du firmament
Dérobe à mes regards leur gai scintillement;
L'obscurité se fait de plus en plus profonde.

Et dans mon âme alors, comme au bourg, comme aux cieux,
S'éteignent les pensers qui rendent soucieux,
Et la paix m'envahit, reposante et féconde...

II

Ainsi l'homme très vieux achève son chemin...
Lorsque ses pas tremblants heurtent la tombe ouverte
Et qu'il ne garde plus, sur sa route déserte,
L'espoir des clairs réveils et des gais lendemains,

Il se recueille; et si, parfois, sa pâle main
Caresse encor l'enfant rose qui joue, alerte,
Ce bonheur dure peu, sa main retombe inerte,
Et son regard se perd dans le brumeux lointain...

Le front lourd des pensers où sans fin il se plonge,
Le vieillard, solitaire, attend son heure, et songe,
Joyeux à son berceau, triste à son tombeau noir...

Loin du bruit, aimant mieux l'ombre que la lumière,
Il s'en va, calme et doux, murmurant sa prière,
Et réservant à Dieu l'heure grave du Soir.

— —

EN MARGE

UNE PIÈTRE EXCUSE

A mon ami l'abbé C. R.

Tu m'avais dit: "Mets donc en volume tes vers".
Et moi, gobant, naïf, ce badinage d'hôte,
Je sortis de chez toi, le cœur gai, tête haute,
Et, ferme, à ce travail j'ai passé tout l'hiver...

Ami, si j'ai cueilli ces fruits encor trop verts,
Ce fut sur ton conseil; c'est donc un peu ta faute
Si mes vers sans valeur, deux par deux, côte à côte,
Se sont enfuis, hélas! du cahier entr'ouvert...

Ta censure pour eux fut-elle assez sévère ?...
Ont-ils eu malgré tout bon accueil ? Je l'espère...
S'ils ont été sifflés, qu'ils n'en veuillent qu'à toi!

Moi, parce qu'en ce livre où tu viens de les lire,
Ils ont chanté, pleuré parfois, tantôt fait rire,
Je suis heureux, sais-tu, qu'ils aient quitté mon toit...

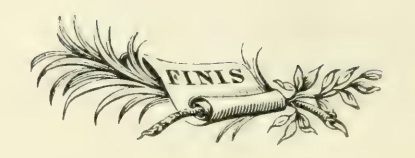


TABLE DES MATIÈRES

—

FAMILLE

EN MARGE



Fini d'imprimer

le

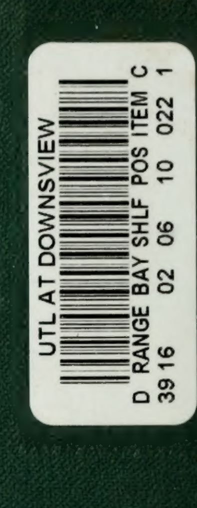
douze juin

mil neuf cent seize

par

L'Action Sociale Limitée

Québec


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 02 06 10 022 1